

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le Christ dans la banlieue
« Sur la route de l'Inde »
Un roman familial

La femme collaboratrice du mari
Comment vibre la lumière
Fernand Severin et la poésie claire
Le dixième anniversaire du régime communiste
« La vraie vie de saint Vincent de Paul »
La main de fer au Mexique

Pierre Lhande, S. J.

Comte Aymard d'Ursel
Comte Hippolyte d'Ursel
Louis Arnould
J. Tillieux
Chanoine Paul Halfants
Xavier Ryckmans
René Benjamin
Francis McCullagh

Les idées et les faits : Chronique des idées : La semaine des écrivains catholiques, Mgr J. Schyrgens.
— Irlande. — Mexique.

La Semaine

♦ Depuis nos dernières notes hebdomadaires, la Belgique a un nou eau gouvernement, le dixième depuis l'Armistice, soit un par an. Ces simples chiffres mettent à nu l'une des tares essentielles de la démocratie politique : l'instabilité. Quelle est donc l'entreprise capable de prospérer sous une direction changeant tous les douze mois? Et comment croire que la « chose publique », cette entreprise plus vaste que tout autre et infiniment plus délicate, puisse se bien porter, quand les chefs responsables de sa vie et de son entretien se succèdent ainsi tous les ans? Pensez seulement à ce que ces bouleversements comportent : préoccupations différentes des ministres successifs, abandons de réalisations en cours, études et commencements d'exécution de plans nouveaux, influences diverses et parfois contradictoires que cha ue titulaire amène avec lui dans son cabinet ministériel, etc. Bref, beaucoup de temps perdu et d'argent gaspillé pour n'aboutir qu'à un régime de... « vellétés ». C'est vraiment miracle que, malgré tout, quelque chose tout de même se fasse! Cela parce qu'il y a, pratiquement, le correctif des bureaux.

Mais le règne des bureaux, c'est le pouvoir aux mains de l'anonyme et de l'irresponsable couverts par un ministre incompetent, qu'aucune bonne volonté ni aucun travail, si opiniâtre soit-il, ne peut — en douze mois! — former au point d'être à même de contrôler et de dominer ses services.

Un chef par an, c'est la porte ouverte à tous les abus. Il n'est aucune entreprise humaine qui résisterait à pareil traitement. Nos démocraties contemporaines en meurent.

♦ Qu'attendre du nouveau gouvernement?

Plus que quiconque, nous sommes antisocialistes, parce que en fait, chez nous, le socialisme c'est la déchristianisation des masses, et le gaspillage de la richesse nationale. Mais, d'autre part, se gargariser avec des formules creuses comme « l'union des partis d'ordre », le « bloc des hommes d'ordre », est parfaitement stérile et assez ridicule. On se paie de mots. Les problèmes de l'heure demandent autre chose.

Les socialistes, au dire de M. Segers, ont réalisé, depuis l'armistice, tous leurs objectifs. Ce n'est que trop vrai. Pourquoi? Parce qu'ils savaient ce qu'ils voulaient, et qu'ils ont su le vouloir avec ténacité. Les voilà rentrés volontairement, dit-on, dans l'opposition, avec l'espoir d'une campagne électorale victorieuse.

Et... les partis d'ordre? Que veulent-ils donc?... L'Ordre?... Quel ordre?...

L'ordre capitaliste, ploutocratique, bourgeois, avec ses abus actuels?... Mais si ce ca^ltalisme moderne — le veau d'or! — ne s'amende, s'il ne retourne à une meilleure répartition de la propriété et s'il ne diminue la puissance attachée à l'or en tant qu'or, il conduira aux pires désordres!

Il n'y a qu'un ordre véritable : la conception chrétienne de la vie en société.

Certes, le suffrage universel nous met en face de réalités qui sont à la base de notre vie politique : des élus socialistes aussi

nombreux que les élus catholiques, et quelques libéraux pour faire pencher la balance vers... l'ordre ou le désordre!

Les libéraux arbitres de l'ordre! Les derniers débats au conseil communal de Bruxelles jettent un jour assez cru sur cette constatation...

M. Renkin a le bon bout : cohésion à droite, entente des catholiques. Que ceux-ci s'appliquent donc loyalement et avec un grand désir d'aboutir, à trouver les formules sociales et linguistiques qui feront l'unité du seul vrai parti d'ordre, et qu'un parti catholique uni aille au pays avec un programme clair, net et complet.

♦ Donc, malgré tout, les libéraux bruxellois préfèrent nier le soleil en plein midi plutôt que de renoncer à leur sectarisme anticlérical.

Les écoles catholiques de Bruxelles épargnent aux contribuables bruxellois des impôts que ce ix-ci se refuseraient probablement à subir. Les libéraux ont accepté d'administrer la ville avec l'aide des catholiques et contre les socialistes. Mais quand les catholiques demandent, pour leurs écoles, la lumière et le chauffage — eux qui paient, comme tout le monde, la lumière et le chauffage... et tout l'entretien des écoles officielles — M. Max et ses amis s'allient aux socialistes pour dire : Non.

La droite n'a pas cru devoir « aller jusqu'au bout de son droit ». Elle a voté le budget consacrant l'odieuse injustice. Ses chefs espèrent qu'à la prochaine consultation électorale, ils trouveront 7.000 électeurs nouveaux pour faire triompher le bon droit.

Puissent-ils ne pas être déçus!

Il reste permis de se demander si une attitude plus énergique vis-à-vis des pantins des loges ne serait pas plus efficace. Prêcher la sagesse et la modération est fort beau, mais il ne faudrait pas que les mots cachent la vraie question : Sommes-nous des sages ou des... dupes?...

Il semble que, dans la course à la déchristianisation, au matérialisme et au paganisme qui emporte notre pays, comme elle emporte l'Europe et le monde, les catholiques, trop souvent, acceptent, transigent, font la part du feu, minimisent, parfois même se font complices et profiteurs.

Est-ce bien là la vraie Sagesse catholique?

♦ Les Soviets, qui s'arment jusqu'aux dents... pour se défendre (!) ont proposé, à Genève, le désarmement général!!!... Sans commentaires...

M. Briand a établi que jamais encore la France n'avait eu une armée aussi réduite; de son côté, le Premier Lord de l'Amirauté a affirmé la même chose de la marine anglaise. La disparition de la puissance militaire prussienne est, évidemment, la cause de ce désarmement relatif.

Mais déjà une nouvelle menace monte à l'horizon. Le pays le plus riche du monde, celui qui, pratiquement, monopolise l'or, les Etats-Unis, projette de devenir rapidement la première puissance maritime, et sans doute aussi terrestre, des deux hémisphères...

Pour se « défendre » (!) contre qui?...

Le Christ dans la banlieue⁽¹⁾

Il y a eu, au mois d'octobre dernier, exactement un quart de siècle... Trois jeunes novices français de la Compagnie de Jésus prenaient le train, à la gare du Nord, à Paris, pour la terre d'exil et se dirigeaient vers la Belgique. Quelques heures après, comme le rapide entrait dans la région des frontières, les exilés s'agenouillèrent dans leur wagon, d'abord face à la patrie qu'ils abandonnaient, murmurant : « Notre-Dame de France, ramenez-nous un jour ! », puis face au pays qui allait les accueillir, disant : « Anges gardiens de la Belgique, accueillez-nous ! »

Et soudain, aux bords d'un canal, le long d'une rangée de petites maisons de briques, bien propres, une petite fille apparut, tenant entre ses mains deux drapeaux : l'un français, l'autre belge... A la vue de ce double emblème, les exilés réunirent dans un même salut la patrie qu'ils laissaient et la patrie qu'ils trouvaient : l'adieu de la France, la bienvenue de la Belgique...

L'un de ces trois petits novices, retourné dans son pays aux heures glorieuses que vous savez, vous revient après vingt-cinq ans. C'est moi.

Des années que j'ai passées en Belgique, j'ai conservé plus que le souvenir charmé de votre accueil si cordial, votre franchise parfaite, vos manières accueillantes, votre compréhension profonde et large de nos goûts français, de notre histoire, de nos âmes, votre manière de consoler des douleurs que vous devinez au fond de nos âmes par votre bonne grâce et votre bonne humeur. Je garde surtout à la Belgique une reconnaissance émue parce qu'elle a été le berceau de ma vie religieuse et le théâtre de ma formation théologique, littéraire et oratoire. D'abord, une année passée dans ce vieux manoir des comtes de Renesse, au pays de Tongres, en ce petit village de 'S Heeren-Elderen, — dont le vieux curé disait avec humour qu'on ne pouvait bien prononcer son nom qu'avec une pipe entre les dents ! Puis, quatre années à Eghien ; enfin une dernière année encore au manoir des de Renesse dont j'ai toujours observé la devise : « Où que je soye ne l'oubliray. » Ces années-là comptent dans la vie d'un prêtre. Toute mon œuvre extérieure, tout mon ministère à des racines profondes avec ce qui a été accompli sur cette terre belge, que je considère comme une seconde patrie. Dans les autres pays d'Europe, que j'ai parcourus depuis, on sent toujours comme une barrière, un je ne sais quoi qui établit une différence, qui toujours fait comprendre qu'on n'est pas chez soi. Permettez-moi de vous le dire, sans flagornerie : Je n'ai jamais senti cette « barrière » entre vous et nous. Si l'on a pu dire un jour de la France : « Tout homme a deux pays, le sien et puis la France », on peut dire avec une égale vérité, en déformant le vers sans déformer le sens : « Tout homme a deux pays, le sien et la Belgique. »

C'est pourquoi, je remercie d'une façon toute particulière Monsieur Henri Davignon de m'avoir fait l'honneur de venir m'inviter à prononcer devant vous quelques paroles. A vrai dire, je lui ai fait part aussitôt d'un scrupule... Dans ma vie agitée, trop tourmentée, — car tout est tourmenté à Paris, — je craignais de ne pas avoir le temps de préparer une belle conférence académique dont je déroulerais les feuillets un à un. Mais le charmant auteur du *Vieux bon Dieu* m'a rassuré : « Vous laisserez parler votre cœur et vous parlerez de ce qui est dans votre cœur ». Dès lors, mon choix était tout fait : ce qu'il y a, surtout, en ce moment, dans mon cœur, c'est le souci de cette œuvre splendide commencée par les vaillants défricheurs spirituels du clergé de Paris : l'œuvre de l'évangélisation de notre immense banlieue.

Certes, à première vue, il semble que le sujet soit restreint et ne doive pas vous intéresser. Le problème qui se présente au-

tour de Paris dans des conditions toutes particulières d'apreté, d'intensité, de tumulte, ne se présente pas sous le même aspect dans vos villes de Belgique, pays d'ordre et de discipline... Je regardais, hier, en allant à Charleroi, aujourd'hui en revenant vers Bruxelles, vos banlieues ouvrières. J'ai vu vos petites maisons si propres, si soignées, avec leurs fenêtres ornées de rideaux de tulle ou de fleurs. J'ai vu, pendue sur les cordes, la lessive blanchie au matin ; j'ai vu vos petits enfants, bien mis, jouant sur le trottoir lavé de frais. Et je me disais : « Quand donc notre banlieue parisienne sera-t-elle transformée ainsi en une cité ouvrière propre et ordonnée ? » Mais si le problème n'a pas le même aspect chez vous et chez nous, il y a cependant deux avantages à traiter devant vous la question énoncée. Tout d'abord : ce qui s'est produit, dans ces dernières années, à Paris, peut fort bien se produire, un jour, autour de vos grandes villes ouvrières belges ; puis, tout ce qui se passe de grand, à Paris, a, un jour ou l'autre, sa résonance dans le monde. Voilà deux raisons pour lesquelles j'espère faire mieux que de satisfaire votre simple curiosité : vous être, dans une certaine mesure, un peu utile et vous préparer de loin aux surprises de l'avenir.

Je remercie Monsieur le Ministre d'Etat de l'honneur qu'il me fait d'assister à cette conférence. Je suis heureux de pouvoir exposer mes conclusions devant un homme aussi haut placé et capable d'accomplir, au jour nécessaire, les réformes qui s'imposent, pour améliorer le sort du travailleur et préparer le pauvre à passer d'un bonheur normal en ce monde au véritable bonheur du paradis.

..

M. Jean Brunhes, dans sa *Géographie humaine*, fait observer que, sous l'action de certaines forces qu'il a étudiées, il se produit soudain, dans un espace donné, de brusques oscillations qui amènent des flux et des reflux montant des bas-fonds de l'Humanité. Une force mystérieuse met en branle les colonnes humaines. Autrefois, ces brusques sursauts de population se produisaient sous la forme de l'invasion. On apercevait tout à coup, à une frontière, des hordes émergeant de lointains inconnus. Elles passaient, compactes, d'un trait rectiligne, implacable, généralement de l'Est à l'Ouest, soulevant des peuples, semant partout la dévastation, mettant en fuite les habitants. Elles disparaissaient à l'autre horizon. Mais avant de s'évanouir, elles laissaient toujours, sur le pays traversé, des traînées humaines qui fonderaient des villes où naguère étaient des forêts et des plaines, ou ne laisseraient que le désert là où s'élevaient hier d'opulentes cités.

Aujourd'hui, ces alternances de populations ne se produisent plus sous la forme de l'invasion, mais sous la forme de l'infiltration. A nos époques modernes, sous l'action d'une civilisation intense, par l'influence de la presse, de la littérature, des arts et des sciences, par la rapidité des communications, par la réclame, la Ville, — la *Cité tentaculaire*, a si bien dit un de vos très grands poètes — exerce sur la campagne, la vallée, la montagne je ne sais quel irrésistible envoiement. Flambeau dans la nuit, la Ville attire par milliers les papillons qui vont brûler à sa flamme leurs ailes folles. Ceci est particulièrement vrai pour Paris, en ces dernières années. Par sa puissance formidable de ses journaux, dont elle inonde la moindre bourgade, ses réclames lumineuses et qui s'impriment dans le ciel, ses chansons même que modulent aujourd'hui les sirènes des grandes ondes, Paris trouble, hallucine et magnétise le peuple des campagnes. Emus de cette splendeur trompeuse, l'ouvrier ou le paysan rêvent de la contempler de plus près. La terre est trop basse, trop obscur le petit atelier. On veut jouir intensément comme les autres. Or, on ne jouit bien qu'à Paris. On va à Paris. Mais voici que Paris, loin de

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.

ménager une place à ses nouveaux adorateurs, leur dispute le terrain où ils pourraient gîter. Paris, soucieux de donner à ses visiteurs de luxe des hôtels magnifiques, Paris qui veut aménager ses grands magasins, ses expositions, ses musées, aérer ses artères, accapare la précieuse place. Quand vous circulez sur les grandes avenues qui aboutissent à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, aux environs de Saint-Augustin ou de la Madeleine, examinez les vastes immeubles qui se dressent de tous côtés. Ce ne sont pas des nids à enfants. Ces grands magasins, ces halls, ces salons, remplis, le jour, d'un peuple de commis, de commises, de visiteurs, de jouisseurs et de curieux, vont abaisser, ce soir, leurs grilles sur des appartements vides, où l'on n'entendra d'autre bruit que le pas mélancolique d'un gardien. Où gîtent les familles?

Plus loin, toujours plus loin! Paris les a chassées, les refoulant, comme ces divinités antiques, cruelles envers leurs adorateurs. Elles se sont réfugiées aux abords des fortifications, là où il y a encore des immeubles inoccupés, des usines tombant en ruines, des entrepôts vides, des casernes réformées. C'est là que la foule des nouveaux venus vivra misérablement, et c'est ainsi que se sont créées, tout autour de la capitale, ces malheureuses « cités ouvrières » dont le nom ne doit pas donner d'illusion : ce sont des taudis. Dernièrement, les journaux annonçaient qu'un immeuble connu comme une honte et une lèpre de Paris, la *Cité dorée*, s'était affaissée, dans la nuit, écrasant plusieurs familles de chiffonniers. Tout Paris alla voir. J'y suis allé aussi. Quelles visions d'horreurs! Ces appartements évertés étalant au plein jour leur hideur! ces literies immondes, ces papiers décolorés, ces chaises bancales, ces bouteilles vides, ces tas de chiffons, — le lit de famille dans lequel dormaient, comme des rats, les vieux, les jeunes, les infirmes, les valécés, les enfants, les malades, tous péle-mêle! Et l'on riait, pourtant, de l'ivrogne, resté dans son lit et réclamant qu'on fermât la fenêtre... C'était le mur qu'il aurait fallu fermer! Et l'on s'attendrissait devant le berceau où un enfant dormait encore sous l'arche du plafond effondré.

Le lendemain, des articles paraissaient, dans les journaux, sur la lutte contre les taudis, sur la nécessité de créer des habitations ouvrières; et Paris ne se doutait pas que la misère à laquelle il venait d'assister n'était pas la seule, qu'à trois cents mètres de là, il y avait des « cités » tout aussi « dorées » où s'entassaient des centaines de chiffonniers. Entre autres la Cité Jeanne d'Arc...

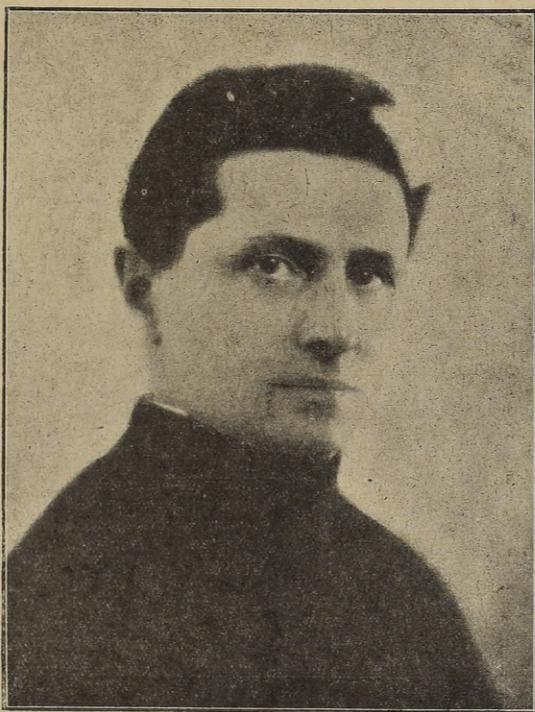
Figurez-vous cinq corps de maisons noires, trouées par une impasse au milieu de laquelle passe un ruisseau. Une odeur nauséabonde vous prend à la gorge. Au bout de ces tunnels sombres, une ampoule électrique, fixée de très près au plafond pour qu'on ne puisse l'enlever, éclaire l'escalier en colimaçon qui conduit au royaume de la misère. A chaque palier, de petites portes dont chacune cache toute une lapinière humaine. Ouvrez : c'est le spectacle navrant d'une pauvre femme étendue sur un tas de chiffons et que personne n'assiste; d'une jeune mère au milieu de sept ou huit enfants, dans un espace qui comprendrait un cubage d'air pour deux ou trois; d'une vieille fille, la « mère aux chiens », qui ramasse toutes les bêtes paralytiques ou galeuses de la rue et les héberge dans sa chambre; d'un cordonnier infirme, sur sa chaise, qui travaille au milieu de morceaux de pain moisi, épars avec des souliers et des bottes... Spectacle qui fait dire : « Mais enfin, la charité n'est-elle donc qu'un vain mot? » Où sommes-

nous? Sans doute dans la plus déshéritée des bourgades de l'Orient pouilleux? Hélas! non! nous sommes à Paris! On s'est gîté, vaillamment que vaille, où l'on a trouvé de la place. On ne sortira que quand la maison tombera, car, lorsque les autorités ont voulu prendre en main cette cause intéressante, elles se sont heurtées à la résistance de ces misérables. Il leur faut leurs taudis! Il leur faut la mauvaise odeur! Si on les installe dans une maisonnette claire et bien propre, ils n'y sont pas à l'aise, ils s'en vont planter une nouvelle tente dans la boue.

* * *

Lorsque tous ces quartiers populeux ont été remplis de pauvres gens, lorsque tout a été peuplé et surpeuplé, il a bien fallu chercher ailleurs de la place. C'est alors que s'est créé, dans des proportions effrayantes, le problème de la banlieue.

Quand vous sortez de Paris, par la porte d'Orléans, laissant derrière vous les boulevards où, sur les nappes d'asphalte, glissent silencieusement les autos, vous rencontrez tout à coup, au delà de la zone des fortifications, tout un dédale de huttes, de maisonnettes, de cahutes de toutes sortes. Et vous vous dites, malgré vous : « Est-ce qu'un coup de baguette magique m'aurait soudain transporté en Orient? en Chine? dans une île de sauvages? » Non. Vous êtes à Paris : le Paris nouveau, le Paris de demain. Vous entrez dans les ruelles étroites, bordées par des haies soigneusement closes. A droite et à gauche vous apercevez des niches à chiens, des cages à lapins, où sont terrées des familles entières. Des enfants viennent à vous, vêtus de haillons. Ils vous regardent curieusement, les mains derrière le dos, sans déférence comme sans timidité. Vous les interrogez. Ils portent des noms barbares : Niche, Muche, Lenette, Trosky. Vous les observez : l'un roux, l'autre blond, un autre noir, un autre albinos; tous malpropres, attifés, celui-ci d'un large pantalon serré avec une corde sous



Le Révérend Père LHANDE S. J.

les bras, celui-là, d'un paletot qui lui bat les talons et d'une casquette rouge de piqueur. Vous interrogez une maman, qui se peigne une invraisemblable tignasse, par dessus la haie : « On était bien au XIII^e, dit-elle. Voilà qu'un jour, il a fallu déguerpir. Les gosses ça empêche le bourgeois de dormir. Les bourgeois sont difficiles. Ben sûr dans la zone il y aurait de la place. On est venu, on a bâti ça; point cher. Le terrain est à l'autorité militaire. »

Ce dernier point n'empêche pas ces parias de se considérer comme des propriétaires des plus qualifiés. Leur porte est soigneusement fermée; ils se barricadent comme en pays conquis. Des écriteaux : *Prière de sonner par la ficelle*, ou bien encore : *Chiens méchants*. Et, par les interstices de la haie, vous apercevez, dans une caisse, un bon petit roquet de faubourg, affamé, efflanqué, qui vous regarde avec des yeux apitoyés d'un air de dire : « Est-ce que j'ai l'air si méchant que cela? » Vous demandez à la bonne femme :

— Etes-vous bien installés dans votre maison?

— Vous voulez voir? Venez...

Et l'on vous montre un intérieur humide, au sol de terre nue, recouvert de chiffons de toute provenance. Vous demandez :

— Vous devez avoir froid, l'hiver, ici, ma pauvre femme?

Le vent passe partout dans votre maison!

— Mais non, M'sieur, on se chauffe!

Ne dites jamais à un chiffonnier que le bois est cher; il vous regardera d'un air de suprême pitié :

— Le bois est cher? Mais, mon bon M'sieur, on en trouve partout du bois, la nuit, en chiffonnant : les devantures des magasins, les volets qui n'ont pas de crochet, les chaises qu'on a oubliées sur la promenade... Tout cela brûle très bien, mon cher M'sieur!

Voici sur une table un verre malpropre renfermant une eau plus que douteuse :

— Vous buvez de cette eau? elle me paraît pas bien pure!

— Vous êtes bien difficile! C'est l'eau qui dégouline du talus du chemin de fer. Elle est bonne!

* * *

Derrière la zone des chiffonniers, c'est la zone des lotissements : un réseau de 10, 15 parfois 25 kilomètres, qui monte rapidement à l'assaut de Paris. Un seul village — celui de Drancy — qui comprenait 470 habitants après la guerre de 1870, aujourd'hui en compte 37.000. On achète un lopin de terre, on y construit une maisonnette. On se croit à l'abri et l'on vient se jeter au sein de la pire misère. Le terrain n'est souvent qu'un marécage. Il faut aller de maisons en maisons dans des barques ou des caisses. Il faut construire des ponts. Le matin et le soir, ouvriers et midi-nettes pataugeront une heure dans l'eau et la glu pour se rendre à Paris. Pas d'éclairage, pas de bons moyens de communication... Comment une comparaison ne s'imposerait-elle pas aux yeux de ces pauvres gens? Tout le jour, ils ont vécu en présence du luxe de la grande ville, ils ont vu défiler devant les riches magasins de magnifiques autos, en descendre des dames aux riches fourrures, s'étaler l'opulence... Et personne n'a pensé à leur faire parvenir, à eux, par quelques bouts de fils, un peu de lumière, par quelques mètres de tuyaux de l'eau potable. Comment l'envie ne monterait-elle pas au cœur de l'ouvrier? Le soir, il va s'engouffrer dans la fumée d'un estaminet pour écouter un beau diseur qui prêche la guerre mondiale, la revanche du paria, la lutte contre le capitalisme; il se grise de paroles, de rêves, d'utopies et songe, le soir, dans son taudis, au jour des revendications sanglantes...

Heureusement, ces misérables n'ont pas été oubliés de tous. Il s'est trouvé des âmes généreuses qui sont venues au secours de leurs détreffes matérielles et morales; il y a des *passseurs de la charité*, des *passseurs du Bon Dieu*. On s'en aperçoit en continuant son enquête, au hasard d'une conversation, d'une rencontre, d'un nom prononcé : le *passseur du bon Dieu* est venu là. Je me souviens de l'impression profonde que je ressentis, au cours d'une horrible journée passée à explorer la région de Malakoff, lorsque, causant avec un chiffonnier, j'entendis tout à coup sortir de ses lèvres ce simple mot : « Sœur Marie! » Le nom de cette religieuse, ce fut pour moi, en ce lieu, le premier rayon de paradis. Un enfant étant malade, la religieuse avait dit : « Je l'emporterai à l'Enfant-Jésus. » — « Je suis allée à l'Enfant-Jésus », disait la chiffonnière, « j'ai trouvé mon petit si bien soigné que j'y amenais les autres. On nous les a baptisés trois par trois. Alors nous nous sommes dit avec mon mari : que si on profitait de l'occasion pour se marier? Et on s'est marié... » Un *passseur du bon Dieu*, c'est ce bon M. Enfert (il n'a d'inférial que son nom!) qui, se promenant dans la zone, avise des enfants, les réunit sous sa garde, un jour, achète une roulotte et en fait son premier patronage. Un *passseur du bon Dieu*, c'est cette demoiselle Angélique qui réunira les petits ramasseurs de « grésillons », — résidus de charbons incomplètement brûlés, — leur fera le catéchisme, sur leur tas de grésillons, les préparera à la première communion, et fondera ainsi une paroisse aujourd'hui prospère. Des *passseurs du bon Dieu*, ce sont encore les élèves des grandes écoles : Polytechnique, Centrale, de Saint-Cyr; ce sont les jeunes gens, les jeunes filles de la meilleure société de Paris, qui, le jeudi et le dimanche, viennent faire le catéchisme en banlieue. Je connais un pauvre patronage devant lequel stationne tous les soirs une élégante auto : celle d'une riche jeune fille de vingt ans, devant qui s'ouvre le plus bel avenir, et qui s'éloigne des salons illuminés pour venir surveiller en récréation les petites pauvresses. Des *passseurs du bon Dieu*, ce sont les grandes élèves des Ecoles normales qui, demain, seront professeurs dans les hautes classes, et qui s'en vont donner des conférences dans les cabarets communistes pour préparer peu à peu la voie au prêtre.

Enfin, voici le prêtre lui-même...

Lorsqu'on écrira l'*Histoire religieuse de la France au commencement du XX^e siècle*, on aura à traiter une page magnifique : celle où on dira l'héroïsme de ces prêtres qui ont renoncé à tout confortable, à toute tranquillité, pour aller évangéliser les sauvages des temps nouveaux. Et on ne comprendra peut-être pas comment, à une époque d'égoïsme intense, il s'est trouvé tant d'âmes d'un tel dévouement, en un siècle de luxe et de plaisir, tant d'êtres magnanimes, épris de souffrance et de pauvreté.

Lorsque l'archevêque de Paris, voulant créer un centre nouveau, a jeté son dévolu sur un prêtre, il le fait appeler. Souvent, c'est un vicaire d'une grande paroisse — Saint-Augustin, la Madeleine, par exemple, — un vicaire choqué de ses parisiens, au point que s'il lui arrive de tousser trois fois pendant le sermon, il reçoit trois boîtes de pastilles le soir... l'Archevêque lui dira :

— Vous êtes bien à la Madeleine?

— Je suis à votre disposition, Eminence.

— Je vais vous nommer administrateur à... l'Ecoute-s'il-Pleut.

— Ce n'est pas dans le quartier de la Madeleine!

— Pas tout à fait. C'est un lotissement de 18.000 païens. Quelques femmes d'œuvres, des Sœurs de charité, qui y sont passées ont baptisé les petits mourants. Il y a un peu de terre.

— Et l'église, Eminence?

— Vous la bâtirez.

— Et le presbytère?

— Vous le ferez, mon cher ami. En attendant, vous trouverez bien un petit abri de fortune! L'administrateur de Fontenay-sous-Bois a vécu deux ans dans une blanchisserie, un autre, trois ans dans un ancien abattoir; j'en connais deux qui vivent dans des usines démolies. Voulez-vous?

— J'accepte, Eminence.

Le vicaire aux trois boîtes de pastilles abandonne sa paroisse ses belles relations, s'en va défricher... Non, il s'en va fonder... C'est un fait qu'un prêtre, qui plante les quatre piquets de sa première église dans une agglomération, plante une véritable cité. Plus tard s'élèvera-là un nouveau village coquet et propre, puis une petite ville, et nul ne soupçonnera que ce village, cette ville n'aurait pas existé si un pauvre prêtre n'était venu un jour y ficher en terre les quatre poteaux de sa tente.

C'est toujours l'influence de l'Eglise qui fait la civilisation. Partout où il y a eu une chapelle, fut-elle en bois, le milieu s'en a amélioré, non seulement au point de vue moral, mais encore au point de vue matériel. Les maisons viendront se ranger plus volontiers autour d'un clocher. Là viendra se poser un jour la mairie, puis l'école; tous les services publics, obéissant à une attraction mystérieuse, viendront s'agglomérer autour de la petite église qui, d'abord en planche, deviendra une église en briques, puis une église en pierre. La valeur du terrain elle-même augmente, dès le jour où l'on sait qu'il va y avoir là une chapelle. Ce fait a frappé d'étonnement un homme qui, placé à la tête de puissantes sociétés de cités-jardins et d'habitations ouvrières, est allé jusqu'à offrir gratuitement des parcelles de terre à condition qu'on y bâtisse une église dans cinq ou six ans. Comme on l'en félicitait, il répondait : « Je fais une bonne affaire. Je sais que, possédant une église, ce lotissement ne sera pas abandonné, qu'il s'accroîtra rapidement. »

C'est ainsi qu'à l'heure actuelle montent, autour de Paris, une dizaine de chapelles en briques ou en bois qui seront les centres de nouvelles agglomérations, peut-être les faubourgs de Paris dans vingt-cinq ou trente ans.

* * *

Le prêtre défricheur sait au prix de quelles souffrances ces fondations sont faites. Il arrive, poussant une petite charrette, où il a mis son mobilier, accompagné d'un confrère pour se donner du cœur. La populace, agacée par la vue des prêtres, les insulte copieusement. Après leur tournée, ils se dirigent vers la petite maisonnette qui sera un abri provisoire. Sur le seuil, ils se regardent :

— Eh bien? dit le confrère qui va regagner Paris.

— Eh bien, répond le défricheur, nous sommes-nous faits prêtres pour nous amuser? Non, n'est-ce pas? alors je reste. Adieu!

Les difficultés sont grandes quand il faut conquérir les premiers fidèles, c'est-à-dire les enfants. C'est presque par la force qu'il faut

les prendre. Encore dépourvu de paroissiens, l'abbé X... court un jour à toutes jambes sur une bande d'enfants qui l'insultent, en saisit un, le porte dans sa chapelle, le plante au milieu de la nef, disant : « Au moins il ne sera pas dit qu'il n'en est pas entré un dans mon église ! » Le lendemain, les petits camarades se sont piqués au jeu; ils rôdent aux abords de la chapelle. Finalement, ils aperçoivent le prêtre, seul, assis devant son autel misérable; il récite son bréviaire. En file indienne, comme des Iroquois sur le sentier de la guerre, ils approchent; ils s'enhardissent jusqu'à pénétrer dans la chapelle; l'un d'eux, le plus courageux, le touche finalement à l'épaule et proclame solennellement :

« J'y ai touché, moi, au curé! il n'est pas mauvais! »

Ce fut le signal, presque, de la conversion. Bientôt un petit apache se présentait à l'abbé, les mains derrière le dos, en disant :

— Eh! bien, moi, je n'ai pas peur!

— Mais, mon pauvre petit, de quoi aurais-tu peur?

— De quoi? Tenez : entendez-les!

Et les vauriens, amassés autour de l'église, crient :

« Gugusse! prends garde! y va te bouffer! y va t'bouffer! »

Loin de le « bouffer », le prêtre lui fit voir l'autel, le tabernacle, la Vierge; il lui donna des médailles, des images. Au retour, Gugusse tenait à son ami intime, Zidor, le langage suivant que je vous demande de citer dans son texte pas très académique.

Gugusse dit à Zidor : « Eh! ben, Zidor, je viens d'aller chez le raticchon! et il m'a montré des choses! d'abord une caisse qu'on croit que l'Bon Dieu vient s'asseoir d'ssus! Sur la caisse, y a une armoire, et d'ssus, comme qui dirait la maman du bon Dieu qu'est né comme toi-z-et moi, dans une vacherie! De pus, il a dit que, toi et moi, Guguusse et Zidor, qui avons les mains blanches et les pattes sur la conscience, que si nous allons faire com'qui dirait des processions, il a promis que quand qu'on s'irait mort, on irait là-bas, avec le bon Dieu, à la grande rigolade. »

Avouez, que c'était encore là, dans des termes différents, du catéchisme, où l'on peut reconnaître malgré tout, l'Eucharistie, l'Incarnation, la Sainte Vierge et un peu de liturgie.

* * *

De ces « défricheurs du bon Dieu », il est bon de suivre la méthode et les moyens. Ils ne prétendent pas faire œuvre savante; ils commencent par assembler les va-nu-pieds, leur faire le catéchisme; ils fondent, s'ils le peuvent, une pouponnière, une « goutte de lait », une consultation de nourrissons. On baptise les bébés qui vont mourir; par les enfants, on atteindra les mamans elles-mêmes, peu à peu les papas.

Ce petit noyau paroissial, quand il sera constitué, en l'étaiera avec des œuvres sociales, c'est toute la tactique. Dans les débuts, il faut vivre pauvre au milieu des pauvres, paria au milieu des parias. Certains mènent encore cette existence. Si vous allez visiter l'abbé Osty, dans sa baraque, vous verrez un magnifique patronage, bâti, cette année, des aumônes de la France. L'abbé n'a rien gardé pour lui. C'est toujours la même chambre « dont le plafond va lui tomber sur la tête »; ce sont toujours ces mêmes fenêtres sans carreaux, bourrées, tant bien que mal, avec des cartons d'almanachs; c'est toujours, dans sa chambre, ce fourneau qu'il allume avec des vieux papiers. Le confort « ne l'intéresse pas ». Allez voir l'abbé Dallant, à la Courneuve; pénétrez dans dans sa demeure : les murs sont tout pointillés de petits champignons rouges trahissant l'humidité. Un jour, on remet 10,000 francs à ce bon curé :

« Ah! dit-il, je vais pouvoir loger mon vicaire! »

Un peu plus tard, on lui apporte une somme égale :

« Je vais pouvoir faire un hangar pour mes petits enfants! »

C'est à désespérer de faire accepter par cet homme une aumône pour lui-même. Tout passe à charité.

Mais aussi, que les résultats sont consolants! C'est que ces prêtres sont profondément aimés. Oui, dans cette région de haine et de violence, le ministère sacerdotal est compris. Ces prêtres, par l'amour qu'ils dépeignent, triomphent de la violence et de la haine. Un communiste d'une des cités les plus rouges de la banlieue disait un jour à son curé : « Si nous n'avons pas encore fait le grand coup; c'est à cause de vous. Vous nous avez noyautés... » Croyez-moi, ce n'est pas en mettant un barrage de mitrailleuses autour de vos maisons et de vos coffre-forts que vous les protégerez contre la violence qui monte sur tous les points de l'horizon

européen; c'est en faisant parvenir dans ces masses irritées un peu de bonté, un peu d'amour.

Un résultat important aussi, c'est la réconciliation bien ébauchée de l'Eglise et du peuple : ce rapprochement tant désiré par Notre Seigneur, et qui est en train de se faire autour de Paris. Il semble que Dieu, dans des vues providentielles, a rassemblé autour de la luxueuse capitale ces trois millions d'hommes affamés de plaisir malsain pour leur faire trouver là le véritable bonheur. Il a fait que ce peuple qui réclamait le pain de volupté trouve le pain de vérité; et c'est peut-être par lui que viendra le salut. Qui sait si les autres banlieues de France, celles de Marseille, Lyon, Rouen, Le Havre, d'autres encore ne connaîtront pas à leur tour le mouvement qui, parti de Paris, va régénérer la France?

Pour moi, je me déclare d'un optimisme profond, sur l'avenir de mon pays, quand je considère une pareille phalange de travailleurs du bon Dieu. Non, il n'est pas possible que Dieu laisse périr un peuple qui lui a ainsi donné ses richesses et ses ouvriers! La semaine dernière, un vicaire de Saint-Roch vient me trouver : « Je veux, dit-il, prêcher le Christ dans la banlieue. » Il y est allé. Un petit curé du Midi me dit, avec son accent bien gascon : « Mon Père, je voudrais bien faire quelque chose pour la banlieue! Là-bas, je m'ennuie; il n'y a dans mon village que des paysans égoïstes; ici, on peut faire quelque chose; je sais prêcher, je prêcherai. Si vous me donnez un mot pour Mgr le Cardinal, je partirai. » Il est parti. Tous les jours, ce sont des séminaristes qui demandent à être envoyés dans la mission nouvelle, des jeunes gens et des jeunes filles qui veulent donner leur part de labeur et de sacrifices. Ce sont ces élèves de nos grands collèges aristocratiques qui iront surveiller les petits chiffonniers, iront faire des conférences; ce sont aussi les religieux et les religieuses, et l'élite de la société. Est-il possible que Dieu refuse le succès à tant de sacrifices?

L'un des premiers « défricheurs », l'abbé Macchiavelli, envoyé par Mgr Richard, dans un quartier abominable (Cayenne), va explorer les ruelles et les impasses. Soudain un gamin lui jette une pierre au front avec une telle violence que le prêtre perd abondamment du sang. Il aperçoit à terre le caillou qui l'a blessé, tout couvert de son propre sang. Pris d'une inspiration sublime, il ramasse le projectile et le montrant au vaurien : « Ah! petit! tu le vois, ce caillou tout couvert de mon sang? Je te promets que ce sera la première pierre de l'église que je bâtirai ici. » En effet, quand on a placé les premiers fondements de l'église du Rosaire, de Saint-Ouen, on y a cimenté le caillou sanglant. C'est sur ce sang du prêtre que repose maintenant une paroisse florissante.

Tant que nous donnerons, pour ce pauvre peuple que Dieu a tant aimé, ou le sang clair de nos veines, ou le sang de notre charité, nous ne pouvons pas désespérer d'un pays, qu'il soit Belgique ou France!

PIERRE LHANDÉ, S. J.

“ Sur la Route de l'Inde, ”⁽¹⁾

Le livre de M. Maurice Pernot, est fait d'une série d'entrevues avec un nombre restreint de personnages sur l'état politique de l'Inde, agrémentées de-ci de-là par quelques descriptions de villes et de campagnes, mais c'est un livre honnête. Je lui suis reconnaissant d'avoir épargné à ses lecteurs ces déclamations fades et fatigantes sur le réveil de l'Orient, l'inquiétude de l'Orient... de l'air chaud, comme disent les Anglais. Reste à savoir si ce livre donnera au lecteur non initié la vraie perspective de l'état des esprits et de la réalité des choses, ce que je n'oserais garantir vu que j'ai recueilli ma perspective autre part.

Il y a aux Indes tant de classes dont les intérêts diffèrent. Les paysans — 92 % de la population — qui préfèrent les magis-

(1) *Sur la Route de l'Inde*, par Maurice Pernot. Librairie Hachette, Paris.

trats et les juges anglais aux magistrats et juges indiens et qui détestent les « collecteurs » de taxes; les étudiants qui veulent de gros salaires et des honneurs; les ouvriers qui veulent du travail bien rémunéré; les demindars qui veulent la liberté de tout prendre; les Rajahs qui veulent les titres et les honneurs; les marchands qui veulent qu'on leur fie la paix, et les politiciens qui veulent se mêler de tout. Cherchez là-dedans le réveil de l'Orient et vous trouverez qu'il ressemble fort au réveil de n'importe quel autre pays.

Comme tout écrivain novice ès-choses de l'Inde, M. Pernot succombe parfois à la tentation d'idéaliser la chaleur des Indes et d'y découvrir un élément spirituel : « Dans la vie humaine écrit-il, l'Inde poursuit l'élément spirituel, l'Occident l'élément matériel.

» L'antique civilisation de l'Inde n'eut jamais la puissance pour but. L'idéal que l'Inde s'était proposé a conduit ses enfants à l'isolement de la vie contemporaine. Les trésors qu'elle a acquis à l'humanité en s'abîmant dans la méditation profonde du réel et de ses mystères, elle les a payés d'un grand sacrifice : l'abandon de succès plus facile dans des entreprises moins hautes. »

Je suis sûr que l'Inde n'y a jamais songé. C'est de l'air chaud. Le fait est que l'histoire de l'Inde et celle de la Birmanie — qui sont parallèles — sont faites de deux séries de vagues d'inondations et d'invasions des peuples forts — du Turkestan pour l'Inde, de la Mongolie pour la Birmanie — qui descendent des montagnes poussés par la faim et attirés par les richesses des plaines, font la conquête, s'enrichissent, s'affaiblissent, se livrent à la contemplation, et dans leurs rêves se font culbuter dans la mer par la vague suivante. La Birmanie a été envahie tour à tour par les Oms, les Talaings, les Mogols, les Mongols, les Chinois, les Shans et, si les Anglais n'étaient pas là, l'histoire continuerait comme auparavant, Kachins, Chins, Abors auraient vite fait d'avaler la Birmanie et de pousser les bons Birmans dans l'eau. Le résultat de l'occupation anglaise est que le sang de l'Inde ne se renouvelle pas, s'appauvrit, et que, naturellement, la tête se développe aux dépens de l'estomac.

Il y a deux dangers que rencontrent les gens qui vont étudier les Indes sans savoir parler aux Indiens dans leur langue. Ou bien ils traitent les Indiens de sauvages et d'imbéciles, ou bien ils s'imaginent que les Indiens sont toujours occupés à « s'abîmer dans la méditation profonde du réel et de ses mystères », comme le dit M. Pernot. Il suffit de parler dix minutes avec un Indien, mais pas en anglais, pour découvrir que la vérité voyage entre ces deux extrêmes. On trouve de tout aux Indes depuis les plaisanteries sur les femmes et les discussions sur l'argent, jusqu'aux méditations profondes, mais pas trop de celles-ci, le tout pénétré des facteurs universels de la chaleur : la pauvreté, l'oisiveté et la faiblesse physique.

Mais puisqu'on veut absolument que l'Orient se réveille, il n'y a aucun mal à l'affirmer, toutefois le réveil en Orient ne diffère en rien du réveil en Occident, et il commence par les Universités. Ce sont les avocats qui dirigent le réveil et agitent la sonnette, et ce sont les étudiants qui font le lit. Les premiers parlent et les derniers agissent. La société secrète révolutionnaire de Calcutta est toute composée d'étudiants, et, puisque l'Université de Calcutta en compte 20,000, le recrutement n'est pas difficile. De là le mouvement se répand dans les autres classes. Et ce réveil n'a rien à faire avec la méditation profonde des mystères; il la gêne même; il la gâte. En Birmanie le mouvement est dirigé et secondé par les moines Bouddhistes, et les moines fervents, qui se tiennent à l'écart, les traitent d'hérétiques et les excommunient.

Mais tout cela était prévu. En 1925 le gouverneur de Bombay qui inaugura l'enseignement secondaire et universitaire, écrit

dans son rapport à Londres que la chose mènerait droit à l'indépendance politique, mais qu'il y aurait plus d'honneur à guider un peuple vers l'indépendance qu'à gouverner des esclaves ignorants.

Je ne sache pas que les Anglais s'opposent à l'autonomie politique de l'Inde comme telle. Je sais au contraire que les marchands anglais de Calcutta et de Bombay donneraient l'Inde aux Indiens demain s'ils pouvaient se persuader que les Indiens ne toucheraient pas à leurs boutiques. S'il faut en juger d'après des articles de *Capital*, le journal capitaliste de Calcutta, l'Anglais ordinaire est persuadé que l'Indien saurait gouverner son pays et respecter le commerce anglais, et il ne voit pas pourquoi l'Indien ne serait pas le maître chez lui, s'il laisse à l'Anglais le soin de gouverner ses banques.

Mais cela n'est que l'opinion de l'Anglais commerçant. L'Anglais politique, celui du *Civil Service*, agit d'après ses livres et il accorde l'indépendance au compte-gouttes. Cela ne monte pas à la tête mais tracasse les nerfs. Il veut d'abord habituer l'Indien aux secrets de la bureaucratie. Le plan, depuis la guerre, a été de lui donner l'indépendance dont jouit le Canada, mais successivement et par doses légères. Quelques départements du gouvernement étaient livrés aux ministres et représentants indiens, comme école politique élémentaire, puis serait nommée une Commission en 1929, avec mission de voir si la bouchée peut être agrandie. La date fut anticipée et une Commission anglaise est déjà nommée. Son rapport fini, avec l'aide d'une commission séparément désignée par la législature indienne, une autre commission sera instituée, mixte celle-là, et composée d'Indiens et d'Anglais, qui siègera à Westminster pour achever le travail d'élaboration.

Le procédé est lent et agace l'Indien impatient. Il est certain qu'il saurait gouverner l'Inde à sa façon. Une nation est une nation dès qu'elle commence à avoir conscience d'être une nation. L'Inde a cette conscience, et toute nation sait se gouverner, bien que pas nécessairement à la façon européenne. Je dirai plus. Les classes supérieures de l'Inde seront prêtes à gouverner le pays dès que les classes inférieures auront acquis la capacité de se révolter. Comme les Rajahs ne le savent que trop bien, les classes inférieures catholiques ont cette capacité, mais tel n'est pas encore le cas de toutes les classes hindoues et surtout des classes plus primitives des Animistes. Toutefois, si l'éducation leur manque, l'exemple suppléerait vite à ce manque d'éducation, et après quelques tâtonnements le gouvernement indien serait assez paisible pour que l'Européen puisse s'y enrichir à son aise. Il y aurait des batailles, et il y aurait des invasions; mais ces invasions enrichiraient le sang indien appauvri par la paix et la protection, et les batailles — l'Europe a les siennes — mèneraient à une Fédération d'Etats qui paraît bien la forme politique la mieux adaptée à la diversité des races indiennes. Seulement c'est là un bouleversement que l'Européen ne désire pas et pour cause.

Quant à la sagesse et la méditation indiennes, je crois que l'exemple européen a eu trop de prise sur les classes dirigeantes de l'Inde pour que celle-ci leur fasse une large part dans un programme politique. Les contemplatifs sont peut-être aussi rares aux Indes qu'en Europe et il est certain que l'impatience guerrière des Pathans, des Sikhs et des Népalais, et la nécessité de suivre l'exemple des Européens, ne favoriseraient pas la contemplation et n'en laisseraient guère le temps aux Indiens. D'autre part, il est vrai, le soleil et le bon vouloir des cultures sont toujours là pour pousser la pensée dans la direction du rêve et de la méditation, mais il faut être très idéaliste pour découvrir là une menace formidable pour l'Europe. C'est exactement l'erreur de M. Pernot qui a pris les bâtons des policiers de Calcutta pour des lances (p. 181). Il trouve Calcutta fort sale, et c'est pourtant la ville la plus saine de l'Orient, où les paysans prennent refuge pour échapp-

per au fléau de la malaria. Mais à part ces erreurs inévitables — et, en somme, peu nombreuses — je reconnais avec plaisir que l'ouvrage de M. Pernot est, de tous les ouvrages de touristes français que j'ai lus, le premier qui ne soit pas naïf...

Un roman familial⁽¹⁾

C'était il y a dix ans, sous l'odieuse occupation allemande.

Trop âgé pour prendre les armes, l'auteur de ce recueil cherchait à tromper l'angoisse et la rancœur d'une si funeste époque en interrogeant le passé parmi les poudreuses archives de la vieille demeure ancestrale.

Il y découvrit la correspondance intime reproduite en ces pages.

Après deux siècles, l'Histoire n'a-t-elle pas sur l'Intimité des droits incontestables?

La princesse Eléonore de Salm est retenue prisonnière chez son frère, seigneur cupide qui prétend injustement réserver au profit de sa Maison l'héritage personnel de sa sœur.

Celle-ci épouse en secret, par procuration, un vaillant officier, célèbre sur les champs de bataille d'Europe et d'Afrique, Conrad Albert d'Ursel.

Vaines intrigues de l'adversaire auprès des souverains à Berlin, à Vienne et même au Vatican, pour faire annuler le mariage. Héroïque défense des deux époux : bien qu'ils ne se soient encore jamais vus, leur confiance mutuelle reste inaccessible aux efforts tentés des brouillons intéressés à les détacher l'un de l'autre.

Un rapide et lumineux prologue du patient chercheur qui a exhumé ce joyau épistolaire, donne au lecteur le fil d'Ariane pour se retrouver dans le dédale des événements, ainsi que la clef des noms, souvent truqués afin de dépister la meute des espions.

Dans ce drame captivant, que d'épisodes capables d'exciter l'admiration et l'émot, selon que le droit ou l'injustice prend le dessus dans les complications infinies de l'intrigue.

Ce Roman familial est d'une belle tenue littéraire — à part l'orthographe, souvent phonétique dans l'original. — Tout y est intéressant, depuis la constance cornélienne des deux héros, fidèles à leur devoir et à l'attrait de leurs cœurs, jusqu'aux accents passionnés du style, tempérés par l'exquise délicatesse du XVIII^e siècle, si distante du laisser-aller de la société contemporaine.

Comte AYMARD D'URSEL.

Eléonore-Elisabeth, princesse de Salm, septième et dernier enfant de Charles-Théodore-Othon, prince de Salm, et de Louise-Marie de Bavière, naquit en 1676.

Ses quartiers généalogiques la rattachaient, du côté paternel à la plus haute et la plus ancienne noblesse; du côté maternel, aux maisons de Bourbon, de Stuart, de Habsbourg, de Hanovre, de Modène, etc. Elle était donc apparentée à presque toutes les familles souveraines de son temps.

À l'âge de trois ans, elle perdit sa mère, et, à huit ans, sa grand-mère Anne de Gonzague-Cèves, fille de Charles III, duc de Mantoue. Son père mourut en 1710.

Sa fortune maternelle lui vint directement de sa grand-mère,

(1) Nous devons à l'extrême obligeance du parfait gentilhomme qu'est le comte Aymard d'Ursel, de pouvoir publier l'*Avant-propos* écrit pendant la guerre par son frère, le comte Hippolyte d'Ursel, à une correspondance captivante, qui sera publiée bientôt.

et même, peut-on dire, de son arrière-grand-père, mort en 1637, puisque la succession de ce prince « dans laquelle il se fit beaucoup de friponneries » (lettre du 1^{er} avril 1715), n'était pas encore réglée à la mort d'Anne de Gonzague.

Le prince Ch.-Th. Othon de Salm eut, pendant de longues années, la tutelle de sa fille. Il résulte de la correspondance et des interminables procès de la succession Salm, que les comptes de cette tutelle ne furent jamais rendus à Eléonore, même à sa majorité; mais rien ne permet de croire, qu'avant la mort de son père, elle ait eu la vie difficile. En revanche, elle l'eut doublement après la mort du prince Ch.-Th. Othon. Les nouveaux maîtres à Anholt étaient le frère et la belle-sœur d'Eléonore, Louis-Othon de Salm et Albertine de Nissau-Hidamar. Celle-ci n'aimait pas Eléonore, qui dit d'elle, le 30 juin 1713 : « Ma belle-sœur me hait ». Mais une autre parenté lui était encore plus hostile : c'était la princesse Christine de Salm, sa tante. « Elle a été ma persécutrice toute ma vie, parce que j'avais le piché original de ressembler à ma mère, qu'elle haïssait. » (9 février 1715.)

Si situation dans cet intérieur est bien définie par Eléonore dans une lettre qu'elle écrit à sa tante, la duchesse de Brunswick, de 6 septembre 1712 : « Il est certain que quand on reste dans sa famille sans aucun établissement, on est fort à plaindre. Si l'on a, comme moi, on voit tour à tour; si l'on n'a rien, on vous laisse mourir de faim. » (1). Or, elle avait quelque chose; elle avait même une jolie fortune, dont la duchesse de Brunswick écrivait le 26 mai 1712 : « Ce qui vous revient de Madame votre Mère et de Mantoue ne laissera pas d'être une chose très considérable pour l'Allemagne, où les fortunes des plus grandes princesses sont petites. » (2), et que M. Dupire, dans sa lettre du 16 février 1711 (3), estime à environ 20,000 livres de rente, chiffre notablement inférieur à la réalité.

Cet homme d'affaires du prince de Salm n'y comprenait, en effet, que le tiers des biens délaissés par Anne de Gonzague, comme si la princesse Louise, sœur aimée d'Eléonore et de Louis-Othon, n'avait pas renoncé à sa fortune en leur faveur à tous deux.

Or, c'était le cas. La princesse Louise, d'abord chanoinesse à Remiremont, s'était faite, ensuite, religieuse chez les Dames de Sainte-Marie de la Visitation, à Nancy. En entrant dans ce couvent, elle fit donation de l'usufruit de ses biens à son père, le capital devant, après lui, être partagé entre son frère et sa sœur.

Dès 1712, on avait travaillé à arracher à Eléonore le bénéfice de cette donation. « M. Roussel m'assure que ma sœur peut la révoquer. C'est cependant de quoi je doute un peu, car elle est forte et faite en bonne forme. Nous verrons ce qui en sera. Je sais bien que si j'en avais fait une pareille on dirait bien que je n'en puis revenir. » (3). Quant on a lu les lettres d'Eléonore, il n'est pas possible de douter que le prince de Salm, sa femme et la princesse Christine n'aient concentré leurs efforts pour empêcher Eléonore de quitter le célibat, afin que sa fortune restât dans leur Maison. Ce que son frère, en un jour de colère, avoua, en déclarant qu'il était « décidé à renouer ciel et terre, et mettrait tout en œuvre pour empêcher son établissement. » (30 juin.)

Eléonore fut quelque temps, elle aussi, chanoinesse de Remiremont. L'opposition du duc de Lorraine (4) et la méchante humeur de la princesse Christine ayant empêché sa nomination d'abbesse, souhaitée pourtant par toutes les dames de ce Chapitre, elle quitta sa prébende à la fin de 1712. N'ayant pas, comme sa sœur, la vocation religieuse, persécutée par sa tante, brouillée avec son frère « tout cela m'a fait prendre la résolution de me marier », écrit-elle le 9 février 1715.

En 1712, il fut question de lui faire épouser un comte de Hohenzollern. La duchesse de Brunswick apprécia sans enthousiasme ce projet. « Je crois, écrit-elle, que le mieux serait de penser à quelque bon établissement. Je vous prie d'être bien persuadée que je m'y emploierai toujours de tout mon cœur. » (5). Mais cette tante, si affectueuse vivait surtout à Modène, d'où elle ne pouvait guère aider à l'établissement d'Eléonore, qui continuait à se morfondre dans la principauté d'Anholt, entrée dans sa famille par le mariage

(1) Notes et documents sur la famille d'Ursel, p. 138. — Bruxelles, A. Corné, 1916.

(2) Notes et documents sur la famille d'Ursel, p. 136. — Bruxelles, A. Corné, 1916.

(3) *Id.*, p. 137.

(4) *Id.*, p. 137.

(5) *Id.*, p. 138.

(6) *Id.*, pp. 135 et 136.

de son grand-père, Léopold-Philippe, avec Marie-Anne, comtesse de Bronckhorst et d'Anholt.

C'était une de ces souverainetés minuscules, comme il en foisonnait dans l'Allemagne d'alors. Eléonore, précurseur de nos modernes vaudevillistes, s'en moque agréablement quand elle parle de « cette illustre souveraineté qui rend si fier et n'est pas de quatre pouces de terre (7 septembre) ». Pourtant, on y a un Grand-Maréchal, qui signe : « Grand-Maitre d'Hôtel, Conseiller intime de S. A. S. Mgr le Prince de Salm », et aussi quelque soldats. Mais telle est l'exiguïté du territoire, que le jour où Eléonore fugitive (voir lettre du 2 août) est poursuivie par le « Grand Maréchal » et rejetée dans le carrosse qui la ramène, ce représentant du prince de Salm a mis sur les bras de son maître, à la fois deux affaires de violation de frontières, l'une avec la Prusse, l'autre avec la Hollande.

Peu de chose suffisait à rompre l'équilibre économique de cette souveraineté. Eléonore raconte, le 14 avril, que les troupes hollandaises et celles de Brunswick, étant venues demander à y être hébergées pour une nuit, on le leur a refusé, parce que les autres princes exigeraient la même chose « ce qui ruinerait les terres de mon frère absolument. »

Désireuse de s'établir, entourée de parents qui cherchaient à l'empêcher de se marier, Eléonore dut nécessairement recourir à des intermédiaires étrangers. Nous ne possédons aucun détail sur la manière dont elle est entrée en relations avec Conrard-Albert, ni sur la personnalité qui les a mis en rapport. Ce que nous en savons de plus précis nous est dit par elle-même dans sa lettre du 25 octobre : « La princesse Christine dit que c'est moi qui vous ai recherché la première. En cela vous savez bien qui nous y a engagés tous deux ; car si on ne m'avait pas parlé de vous, et de moi à vous, je ne crois point que nous aurions jamais pensé l'un à l'autre. » En tous cas, ils ont beaucoup utilisé, au cours de la correspondance précédant le mariage, l'intermédiaire de la comtesse d'Hermal et de sa sœur, M^{lle} de Bernest. La comtesse d'Hermal était une tante de Conrard-Albert, veuve de son oncle Pierre-Albert, comte d'Ursel et d'Hermal.

* * *

En 1713, Conrard-Albert avait quarante-huit ans. Sa vie avait été très remplie. Il était né le 10 février 1665. Il n'eut qu'un frère, le comte de Milan. De ses cinq sœurs, trois se marièrent et devinrent la comtesse de Tour et Taxis et Valsassina, la marquise de Richebourg, la marquise de Bourmonville. A vingt ans, il faisait sa première campagne en Hongrie, dans les armées impériales, sous les ordres du prince Louis de Bade, dont il était l'aide de camp. En 1686, il combattait sous les ordres du maréchal Caprara, et, après un court séjour en Espagne pour ses affaires particulières, faisait une troisième campagne en Hongrie, comme aide de camp du prince Eugène de Savoie. Blessé au siège de Bude, il se rétablit assez vite pour entrer dans la ville avec l'armée après le dernier assaut. Par ordre de son père, il passa alors au service de l'Espagne et fit partie du groupe d'officiers hardis qui, avec un millier d'hommes, se jetèrent dans Oran assiégé par les Maures et sauvèrent cette ville. Le roi Charles II le récompensa par la charge de gentilhomme de sa chambre et la promesse d'un régiment aux Pays-Bas.

Mais Conrard-Albert, ayant exprimé le désir de servir plutôt en Italie, sous les ordres du marquis de Leganez, y reçut, en 1691, un régiment de dragons, et le commandement de la cavalerie étrangère. C'est au cours de cette guerre, terminée seulement en 1696, qu'il perdit son père (1694). Retourné en Espagne à la paix, il y devint maître de camp général et commandant du régiment des gardes de Charles II jusqu'à la mort de ce prince (1^{er} novembre 1700).

« Etant resté à Madrid (dit-il lui-même dans son mémoire (1) de 1725, sur ses services), attendant de voir les effets d'un si grand bouleversement qui ne pouvait manquer d'arriver par la mort du Roy, il se trouva à l'ouverture de son testament et à l'exécution d'iceluy », exécution qui parut d'abord si bien la suite normale du règne précédent, que l'Electeur de Bavière, gouverneur-général des Pays-Bas, en fut nommé Vicaire général par Philippe V, qui s'engagea à récompenser les services rendus à son prédécesseur.

Conrard-Albert fut donc maintenu dans le commandement des gardes du corps et reçut la charge de gouverneur et grand Bailli du Hainaut. Mais l'accalmie dura peu. Les intrigues de la princesse des Ursins et de la cabale française, mirent en suspicion les anciens serveurs de la Maison d'Autriche et Conrard-Albert reçut l'ordre de rentrer aux Pays-Bas.

Nous n'avons pas de détails sur le rôle qu'il joua en 1704-1705 et 1706, pendant que Max-Emmanuel défendait ses Etats héréditaires et que les défaites de Hochstaett (1704) et Ramillies (1706), lui faisaient perdre la Bavière et les Pays-Bas.

Contraints par les victoires des impériaux, les Etats, le 5 juin 1706, reconnaissent Charles III pour leur souverain ; et comme ce Prince avait, lui aussi, promis de ratifier les nominations de ses prédécesseurs, Conrard-Albert aurait pris le gouvernement et la charge de grand Bailli du Hainaut, si les troupes françaises n'avaient pas été maîtresses de Mons.

Dans les provinces occupées par les impériaux, c'étaient les puissances maritimes (Angleterre et Hollande) qui commandaient pour Charles III. Elles y constituèrent un conseil d'Etat, dont Conrard-Albert fut appelé à faire partie le 21 juillet ; mais il n'accepta cette charge qu'après avoir été à Barcelone s'informer des volontés de Charles III et avoir reçu ses ordres. Il occupait encore ces fonctions au moment où il songea à épouser Eléonore.

Avait-il témoigné jusque-là de l'éloignement pour le mariage ? La réponse que lui adresse, le 12 septembre, une dame de ses amies, qui ne signe pas, et à laquelle il a fait part de l'événement, permet de le supposer. Elle écrit : « Je ne vous dis pas que je suis bien aise du changement de vos sentiments sur les femmes, parce que je veux voir comment vous vous en trouverez, avant de me réjouir. »

C'est à la bonne volonté de sa tante d'Hermal, qui a remplacé Eléonore au mariage par procuration, et de son cousin l'évêque de Ruremonde, qui a béni leur union, que Conrard-Albert doit surtout la réussite de ses projets.

Ange d'Ongnies, comte d'Estrées, évêque de Ruremonde, était fils de Marie-Madeleine d'Ursel, sœur de François, comte d'Ursel. Conrard-Albert et lui étaient donc cousins germains. Ils étaient en relations suivies ; car la correspondance signale fréquemment la présence de l'évêque à Hingene et à l'hôtel d'Ursel.

Un rôle louche fut joué dans toute l'affaire de ce mariage par un certain Hollandais qui signa Van de Polle ; (1) mais l'importance de ce douteux personnage a été grossie à dessein. C'est ce qui ressort de la lettre concernant Vandrepol à Conrard-Albert (4 avril). On espérait se le rendre favorable, sachant qu'il lirait la lettre d'Eléonore. A s'en tenir au texte de cette lettre du 4 avril, on pourrait croire que c'est à lui qu'Eléonore doit la connaissance de Conrard-Albert. Vandrepol, arrivé à Anholt nous ne savons à quel titre pour commencer, s'insinua dans la confiance d'Eléonore, qui le consulta sur ses affaires. Il se mêla de chercher à la marier, lui proposa divers partis (14 février) et l'aïda à communiquer avec Conrard-Albert. Mais elle se défiait néanmoins de lui, le soupçonnant de vouloir entrer au service du prince de Salm, et il ignora d'ailleurs longtemps la correspondance directe des futurs époux. La défiance d'Eléonore était justifiée ; car, sitôt entré au service du prince de Salm avec le titre pompeux de Grand-Maréchal, Vandrepol trahit Conrard-Albert. Eléonore écrit, le 17 mai : « Il m'a dit tout ce qu'il a pu pour me faire changer de sentiment à votre égard. » Du reste, il fut le principal instrument des persécutions dont on accabla la pauvre Eléonore en 1713.

Ce « baron fripon », ce « baron de la nouvelle impression », comme elle l'appelle, ne desservait pas qu'elle. La princesse de Salm savait qu'il cherchait à lui nuire auprès de son mari (30 mai). Les lettres de la comtesse d'Hermal et de M^{lle} de Bernest laissent supposer qu'elles avaient été en relations personnelles avec Eléonore, et qu'elles ont donc été à même de faire à chacun des deux futurs la description approximative de l'autre.

Mais il est certain que Conrard-Albert et Eléonore se sont mariés sans s'être vus, et douteux qu'ils aient pu se faire tenir l'un à l'autre leurs portraits, qu'ils se sont demandés plus d'une fois.

Il y eut là, pour la pauvre Eléonore, une cause de trouble dont on rencontre fréquemment la trace dans ses lettres. Elle craint de ne pas plaire et tremble à la pensée du contre-coup qu'une déception sous ce rapport, chez Conrard-Albert, aurait sur leur vie. Elle exprime ce trouble en écrivant, le 14 février : « L'incertitude de ne plaire peut-être pas rend un peu défiant » et « quand on a été touché de fort belles princesses, celles qui ne le sont pas ont

(1) Notes et documents sur la famille d'Ursel, p. 172.

(1) Appelé souvent Vandrepol dans les lettres.

à craindre », allusion, sans doute, à quelque rivale dans les relations présentes ou passées de Conrad-Albert.

Le 14 mars, elle insiste : Il est presque toujours dangereux de s'engager avec une personne qu'on n'a pas vue et qui ne plaira peut-être pas. » Le 30 mai : « Il faut me voir, à quelque prix que ce soit; car je veux être certaine de ne vous déplaire pas. » Et le 7 septembre, même après le mariage par procuration, elle écrit encore : « Je ne vous plairai peut-être pas. Cela serait bien pire que mon arrêt. »

Semblable situation paraît fort étrange aujourd'hui. Elle était fréquente autrefois, et n'empêchait pas beaucoup d'unions d'être très bien assorties. La correspondance montrera que celle-ci fut du nombre; et, même avant que le mariage par procuration eût irrévocablement uni Conrad-Albert et Eléonore, leur sentiment réciproque ne subit aucune altération. On rencontre bien de temps en temps dans les lettres d'Eléonore, quelques accès de coquetterie féminine ou de nervosité qui prennent la forme d'un doute sur la continuation des sentiments de son futur; mais c'est quand l'interception des lettres rend son silence trop long ou que la vie à laquelle on la soumet dans sa « prison » tend ses nerfs à l'excès.

En réalité, son sentiment pour Conrad-Albert, dont l'expression reste toujours marquée au coin de la plus grande réserve, croît en raison directe des souffrances qu'elle éprouve. Elle voit de plus en plus en lui son unique protecteur. Au mois de mai déjà, désolée de l'irrégularité avec laquelle arrivent les lettres, elle fait supplier (8 mai) et supplie elle-même (17 mai) Conrad-Albert de se rapprocher d'Anholt. Elle espérait qu'une démarche personnelle de son futur auprès du prince de Salm amènerait quelque détente. « Vous pouvez lui parler de notre correspondance puisqu'elle est découverte; dans le fond, je m'en soucie peu, ayant l'âge et ne craignant personne; ne voulant que ce qui est juste et raisonnable. »

Le 30, elle élabore, pour le jour de la Pentecôte, tout un petit complot. Conrad-Albert assisterait en surprise à la messe de la paroisse, « Vous vous ferez connaître à moi. Je vous numèrerai au prince et à la princesse. Ensuite vous vous mettrez auprès de moi, et nous reviendrons au château tous ensemble. » Mais toutes ces combinaisons échouent devant l'attitude du prince de Salm. « On me traite tyranniquement... On m'a ôté mes gens... Vandrepol est venu dans ma garde-robe et dix ou douze hommes de la maison et soldats, armés de bâtons et de fouets à la porte (17 mai). » « Il y a des espions partout. » (17 juin). Le 22, on la fait comparaître devant une sorte de tribunal. « Oui, comme la criminelle qui devait être jugée, j'étais au milieu, abandonnée au loup, et sans berger pour me défendre. » Le 7 juillet : « Je suis toujours gardée à vue. » Le 2 août, Vandrepol a l'audace de mettre la main sur sa personne.

Décidément, il n'y a plus d'autre moyen que de mettre cette famille récalcitrante devant le fait accompli (1).

Comte HIPPOLYTE D'URSEL.

(1) La fin de cet article paraîtra dans notre prochain numéro.

Catholiques belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique
des idées et des faits

la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée

La femme collaboratrice du mari dans la vie intellectuelle⁽¹⁾

Si j'ai quelquefois, je l'avoue, insisté auprès de nos amis de la Commission générale des Semaines sociales de France pour qu'ils éclairent par la psychologie les grands sujets traités dans les sessions de chaque année, j'aurais presque envie de le regretter aujourd'hui, car ils m'ont pris au mot, pour ne pas dire au piège, en priant ma vieille expérience de traiter devant vous, et avec vous, une question infiniment délicate, celle de la collaboration intellectuelle de la femme dans le ménage.

Sans prétendre étudier le problème dans tout son ensemble, je me place surtout dans le cas qui m'a été proposé, le plus difficile, celui des professions proprement intellectuelles, artiste, écrivain, professeur, etc. — persuadé d'ailleurs qu'un certain nombre des observations que nous y rencontrerons, pourraient s'appliquer, plus ou moins atténuées, à la plupart des autres carrières.

Ce malaisé problème a naturellement occupé bien des romanciers d'idées les plus diverses, dont les conclusions se trouvent pleinement, confirmer nos expériences : entre autres, Alphonse Daudet dans le défilé de ces légères esquisses dénommées par lui *Femme d'Artistes*, les frères de Goncourt dans *Charles Demailly* et *Manette Salomon*, Henry Bordeaux dans *Les Yeux qui s'ouvrent*, Colette Yver dans *Les Dames du Palais* et *Princesse de Science*, René Bazin, dans *Les Compagnes de la vie* (2), — plus récemment, M. François Mauriac dans *Coups de Couteaux*, et M. Edmond Jaloux dans *O soleils disparus...*, et surtout Gustave Amiot dans *Femme de Peintre*, où la question est exposée avec une réelle force. Je n'en connais pas néanmoins de résumé plus juste et plus fin que les vers célèbres de Sully-Prudhomme dans sa pièce des *Vaines Tendresses*, intitulée *Conseil*. En un rythme délicieux, le poète du *Vase brisé* conseille avec insistance à la jeune fille de ne point épouser un rêveur :

... La nature t'a faite indocile et riieuse,
Craîns une âme où la tienne apprendrait le souci,
La tendresse est trop sérieuse,
Trop exigeante aussi.

Et il définit ainsi la femme qui conviendrait aux « songeurs » :

Il leur faut une amie à s'attendrir facile,
Souple à leurs vains soupîrs comme aux vents le roseau,
Dont le cœur leur soit un asile
Et les bras un berceau,

Douce, infiniment douce, indulgente aux chimères,
Inépuisable en soins calmants ou réchauffants,
Soins muets comme en ont les mères,
Car ce sont des enfants.

(1) Conférence faite à la Semaine sociale de Nancy, le 3 août 1927, et complétée au moyen des discussions qu'elle a provoquées. Nous devons à la grande obligeance de M. Robert Garric, directeur de la *Revue des Jeunes*, de pouvoir reproduire en Belgique cette belle conférence que vient de publier à Paris, la *Revue des Jeunes*.

(2) Tiré des *Questions littéraires et sociales*, et cité par A. CHÉREL, dans *La Famille française* : le XX^e Siècle (éditions Spes).

*Il leur faut pour témoin, dans les heures d'étude,
Une âme qu'entour d'eux ils sentent se poser,
Il leur faut une solitude
Où voltige un baiser.*

*Jeune fille, crois-m'en, cherche qui te ressemble,
Ils sont graves ceux-là, ne choisis aucun d'eux;
Vous seriez malheureux ensemble
Bien qu'innocents tous deux.*

Alors, — les intellectuels doivent-ils donc renoncer à se marier pour ne point rendre une femme malheureuse, et aussi dans la crainte fréquente chez eux, d'asservir ou d'embourgeoiser leur libre inspiration? — Sur ce dernier point, ils doivent considérer que, étant la plupart extrêmement sensibles, ils ont plus que tous autres besoin d'affection et savent très mal supporter la complète solitude à laquelle ils ont toujours l'air d'aspirer; aussi, pratiquement se font-ils un faux ménage quand ils n'en ont pas un vrai, sans s'apercevoir que le vice et le désordre asservissent avec une autre dureté que l'ordre et la vertu.

Quant au premier point, et pour éviter le « malheur » de deux innocents, il est infiniment souhaitable que les intellectuels hommes, tout comme les jeunes filles, réfléchissent profondément avant de se marier (ce qui arrive d'ailleurs si rarement), et pensent qu'il faut aux premiers des femmes de vertus, d'humeurs et de goûts très spéciaux, des épouses pour intellectuels : c'est celles-là que nous avons à essayer de décrire en entrant dans quelques précisions.

Commençons pour éclairer notre lanterne, par définir ce mot d'« intellectuel » que l'on emploie substantivement depuis une quarantaine d'années, je pense, en l'appliquant un peu, à tort et à travers, à toutes sortes de gens : pour moi, à définir expérimentalement par les effets, « l'intellectuel » est l'homme, ou plus rarement la femme, pour qui les événements de la vie ne sont pas les faits matériels et extérieurs, mais tout ce qui a trait aux idées : pour eux une tempête ou une éruption de volcan, la hausse du franc, un « raid » sportif ou le lancement d'une nouvelle marque automobile, seront au second plan, — au premier une polémique d'idées, l'apparition d'un chef-d'œuvre ou même d'une œuvre de talent, ainsi que leurs propres travaux, bien entendu. Ce sont avant tout d'incorrigibles idéalistes.

S'il en est de la sorte, une femme qui désire la main d'un intellectuel (et elles s'en croient, Mesdemoiselles, par idéalisme ou même par amour-propre, très souvent la vocation) doit se défaire de la conception qui hante un grand nombre de cerveaux féminins, à savoir que le mari doit toujours être un appui solide, un rocher, fait de sang-froid, d'énergie, de décision sur lequel pourront s'appuyer sa faiblesse, sa sensibilité et sa mobilité naturelles : elle a affaire à un être d'exception, si vous ne voulez pas dire d'élite, dont la vocation propre est avant tout spirituelle, et qui est destiné, à force d'habiter dans le domaine de l'intelligence et de la sensibilité nuancées, à doter cette terre d'un peu plus de vérité ou de beauté. Il faut donc à la femme comprendre et admirer cette mission, et, vis-à-vis de celui qui en est investi, son devoir d'épouse sera, plus encore que pour toute autre femme, un fier devoir de protection et d'affection continues.

C'est dire que, pour comprendre à ce point un mari qui est un intellectuel, il semble bien qu'une femme doit l'être un peu elle-même, c'est-à-dire avoir été habituée à attacher une réelle importance aux idées et à la vie des idées, tout en gardant sa délicatesse, sa réserve et tout son charme féminin. Elle doit éviter jusqu'à l'ombre d'une prétention ou d'un pédantisme, et, si elle se trouvait exercer elle-même une carrière intellectuelle avant

son mariage, l'exigence de l'ordre l'oblige, sans aucune contestation possible, à y renoncer avec vaillance, pour être pleinement épouse et mère, ainsi que Colette Yver en a présenté de lumineuses démonstrations. Les observations abonderaient pour composer de nouveaux romans sur ce thème particulier : car nous connaissons tous de jeunes ménages de professeurs, où les époux vivent à 100, 200, 500, 800 kilomètres l'un de l'autre, la femme ne voulant pas renoncer à sa carrière et entendant gagner aussi pour le ménage, si l'on peut appeler un ménage le groupement schématique de ces deux êtres qui ne se rejoignent qu'aux petites et aux grandes vacances : faut-il ajouter qu'il arrive, la plupart du temps, que de pareils ménages n'ont pas d'enfants? Ils gagnent beaucoup d'argent, ce qui leur sert pour leurs « navettes » en chemin de fer, mais ils n'ont ni foyer ni famille. L'Etat devrait avoir le bon sens de ne point favoriser de telles situations et s'abstenir de faire une pension à ces femmes séparées de leur mari et de leur devoir. Tout au plus, le cumul dans le ménage pourrait-il être toléré dans des cas exceptionnels lorsque les deux situations sont réunies dans la même ville ou sous le même toit, comme pour certains instituteurs et institutrices d'écoles primaires.

Nous venons de faire une enquête à Paris dans le monde médical sur les ménages que nous pourrions appeler *bi-professionnels*, ceux où le mari et la femme sont tous deux docteurs en médecine : nous avons repéré six ménages de telle sorte : cinq n'ont pas d'enfants, le sixième en a un! Voilà des faits singulièrement éloquentes.

D'ailleurs on le sent bien, quelles « frictions » peuvent venir dans le ménage, de l'incroyable difficulté de faire avancer du même pas deux carrières ainsi conjuguées : il est déjà si malaisé d'en mener à bien une seule! Et puis, il est, entre maris et femmes, bien assez de motifs naturels de jalousie pour que l'on n'y ajoute pas, de gaieté de cœur, des occasions de jalousie professionnelle, et ces cas extrêmes ne nous paraissent pas invraisemblables, rapportés, l'un par les frères de Goncourt et l'autre par Alphonse Daudet, dont on reconnaît le modèle, celui d'une actrice qui fait secrètement siffler son mari, auteur d'une belle pièce où elle ne joue pas (1), et celui d'un chanteur qui fait siffler sa femme cantatrice, qui l'a supplanté dans la valeur du public (2).

Nous savons qu'il est des ménages bi-professionnels qui savent réaliser le bonheur, entre autres dans la carrière de l'enseignement. Mais ils risquent gros, le jour par exemple, où un avancement par déplacement se proposera pour l'un d'eux : ce jour-là ils pourront hésiter entre la séparation, plus ou moins longue, et le sacrifice des avantages de carrière pour l'un des conjoints. Je veux que celui-ci, dans son amour, y consente. Qui osera m'assurer que les regrets ne s'insinueront jamais dans le fond de son cœur? et même que l'expression n'en sera jamais lâchée à certaines heures de dépression ou d'énerverment, où se disent parfois hélas! les paroles irréparables?

Je vois qu'un grand nombre d'intellectuels tendent instinctivement vers le but opposé, obéissant à cette autre loi indéniable que, dans l'amour comme dans l'amitié, l'on cherche naturellement à se compléter autant qu'à s'appareiller. Il me serait possible de citer une Faculté de Droit, où les étudiantes ne cachent pas leur intention d'épouser, si elles le peuvent, non pas un intellectuel, mais plutôt un sportif. De même, un assez grand nombre d'intellectuels, je le sais, désirent avant tout avoir une compagne qui les repose : « Peu importe, disent-ils, qu'elle comprenne plus ou moins bien nos travaux pourvu qu'elle nous en délasse! Racine ne semble-t-il pas avoir été un heureux mari, après avoir épousé, sur la quarantaine, une femme jeune à qui il avait, dit-on, inter-

(1) Charles Demailly.

(2) Femmes d'artistes : IV. Un Ménage de Chanteurs.

dit (par scrupule peut-être) de lire une seule de ses tragédies? » Un pareil idéal conjugal aujourd'hui me paraît singulièrement étriqué, et dédaigneux, au fond, de la femme, que l'on est content, dans ce cas, de sentir inférieure à soi-même (1). C'est un idéal (si l'on peut profaner ici ce beau nom) qui est passablement païen : il n'est pas dans l'ordre moral et chrétien, et je me garderais bien de le recommander.

Il est de plus passablement dangereux, et je connais des intellectuels souffrant cruellement par leur femme, d'ailleurs charmante, qui a soin de leur répéter périodiquement : « Parlez-moi de ce que vous voulez, mais surtout ne me dites pas un mot de vos travaux », traduisez « de ce qui remplit et passionne votre esprit ».

Donc, en règle générale, intellectuels qui n'êtes pas mariés, éprouvez une femme qui soit intellectuelle, afin qu'elle vous comprime, mais qui ne le soit que discrètement, afin qu'elle garde avec ferveur toutes ses pleines qualités de femme, et aussi de mère.

* * *

Ces préliminaires étant posés, quelle mesure la femme ainsi choisie pourra-t-elle donner de collaboration intellectuelle, d'abord directe, puis indirecte?

I

La collaboration directe pourra se faire dans certains cas, mais avec un sérieux parti-pris de prudence et de discrétion, de manière à ne jamais éveiller les jalouses susceptibilités du mari pour ce qui pourrait avoir l'air de quelque prétention à la compétence professionnelle. Alphonse Daudet nous a montré, probablement sur documents vivants, une jeune femme de sculpteur, mordue de la terrible et habituelle jalousie causée par le « modèle », se substituer heureusement à celui-ci et rétablir ainsi la paix de son cœur et la sécurité de son ménage (2). Les intellectuels de la plume sont profondément reconnaissants à leur femme lorsqu'elle peut et sait se substituer à leur secrétaire : on n'ignore pas que c'est Madame Littré, aidée de sa fille, morte récemment, qui a assumé en partie le formidable travail de recueillir les exemples d'auteurs français pour le magnifique dictionnaire de son mari, et nous connaissons un docteur ès-lettres, qui a été secondé par sa jeune femme durant ses dix années de travail, au cours desquelles sa thèse de 900 pages d'impression fut intégralement recopiée par elle, sans compter l'aide quotidienne dans l'énorme travail fastidieux de la correction des « épreuves ».

La femme est de plus un *avis* à domicile, que l'artiste ou l'écrivain est tout naturellement amené à consulter : l'un des plus célèbres sculpteurs de notre temps, que j'ai beaucoup connu avant son tardif mariage, recherchait, sans en avoir l'air, l'opinion de sa mère dans tous ses travaux : il ne la suivait pas toujours, et de cela une femme intelligente ne se doit jamais offusquer, mais il était heureux de savoir son goût, que celle-ci lui indiquait avec une intelligence et un tact exquis, et il lui a dû sans aucun doute, plus d'une de ses heureuses inspirations ou corrections. Mais pour bien remplir ce rôle de premier plan, la femme ne doit pas se fier uniquement à la promptitude de son intuition, en laquelle elle a d'ordinaire une si aveugle confiance : il faut qu'elle étudie, qu'elle médite, qu'elle compare tout ce qui peut dans le passé et dans le présent éclairer son goût. Elle doit donc se livrer discrètement pour être à la hauteur de sa tâche, — soit seule, soit sous la direction même de son mari, à un vaste travail en profondeur, dont elle recueillera chaque jour le bénéfice.

LOUIS ARNOULD.
Correspondant de l'Institut.

(1) Lire sur ce point des pages pénétrantes des frères Goncourt, dans *Manette Salomon*, chap. LXV, « nouvelle édition », pp. 218-220.
(2) *Femmes d'artistes*, VIII. *Fragment d'une lettre de femme*.
(3) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE (1)

Comment vibre la lumière

Dans nos deux dernières chroniques, nous avons interrogé la lumière sur sa nature intime : elle nous a répondu qu'elle était constituée par des vibrations dont le front progresse à raison de 300.000 km. par seconde et que c'est l'Éther impondérable qui lui sert de véhicule.

Nous lui avons tâté le pouls et nous avons pu compter les vibrations qui forment la lumière blanche ; elles sont de fréquences inégales : tandis que les rayons rouges ne font que (2) 400 trillions d'oscillations par seconde, les violets se trémoussent sur un rythme deux fois plus rapide. Mais comme il y a fagots et fagots, il y a vibrations et vibrations, et nous serions curieux de savoir sur quel « pas » l'éther a jeté son dévolu pour exécuter sa danse frénétique...

Voyez cette corde tendue AB (fig. 1) : grâce à un ressort r ,

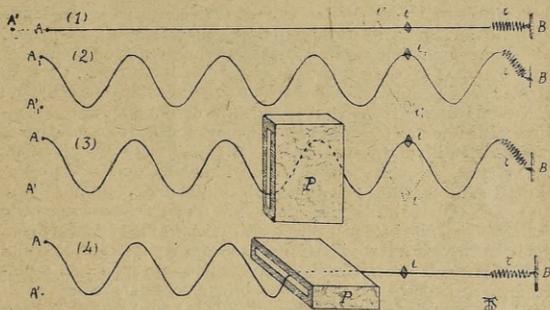


Fig. 1. — VIBRATIONS LONGITUDINALES ET VIBRATIONS TRANSVERSALES.

(1) Si par des tractions rythmiques de la main nous imposons à l'extrémité de la corde AB un mouvement entre A et A', la corde exécute des vibrations *longitudinales*, accusées par les déplacements de l'index i selon la direction de la corde.

(2) Si nous agissons la main de haut en bas, entre A₁ et A₁' la corde exécute des vibrations *transversales*, manifestées par les montées et descentes de l'index i .

(3) et (4) La corde qui doit vibrer est au préalable enfilée dans une fente de bois P. Les vibrations *longitudinales* n'en sont nullement troublées quelle que soit la position de la fente.

Au contraire les vibrations *transversales* passent outre sans aucune difficulté quand la fente est parallèle au plan dans lequel se produisent les vibrations (3), mais elles sont étouffées lorsque la fente est perpendiculaire à ce plan (4).

attaché à son extrémité, elle peut prendre, sous la traction rythmée de ma main, un mouvement de va-et-vient (de A en A') qu'un index i rendra visible (fig. 1, 1), elle est livrée ainsi à des vibrations *longitudinales*.

En agitant la main de haut en bas (fig. 1, 2), je lui communiquerai des oscillations d'un autre genre, grâce auxquelles l'index i montera et descendra selon i_1, i_1' sans mouvement latéral : ma corde subit alors des vibrations *transversales*. Les vibrations sonores qui se propagent dans l'air sont longitudinales : ce sont des contractions et des dilatations alternatives qui se font, sans mouvement latéral de l'air, dans le sens de la propagation des ondes ; plusieurs artifices permettent de rendre visibles ces mouvements de l'air. Au contraire, les vibrations d'une corde de violon sont transversales : ses diverses parties montent et descendent dans des plans fixes.

A quelle catégorie faut-il rattacher les vibrations lumineuses de l'Éther? Il semble presque paradoxal de se poser sérieusement cette question : Puisque l'éther n'affecte directement aucun de nos sens, elle revient à peu près à la suivante : si nous imaginons que la corde que nous venons d'employer soit pour nous tout à fait invisible et que le seul problème que nous puissions résoudre

(1) Chronique mensuelle.

(2) Comme ce « que » mentre la relativité des choses créées!

à son sujet par nos sens soit celui-ci « elle bouge » ou « elle ne bouge pas », pourrions-nous discerner si, dans un cas donné, elle vibre transversalement ou longitudinalement ?

Oui, et très facilement. Voici comment : Nous ferons passer notre corde AB entre deux plaques parallèles P, que nous pouvons orienter dans toutes les directions (fig. I, 3). On voit aussitôt que si les vibrations de la corde sont *longitudinales*, nous pourrions faire tourner ce cadre comme nous voulons autour de l'axe AB, sans influencer en rien le passage des vibrations; un aide placé en B constatera constamment que « la corde bouge ». Mais si les vibrations sont *transversales*, notre aide nous dira que « la corde bouge » quand la fente est parallèle au plan qui contient les vibrations (fig. I, 3); au contraire, lorsque la fente est perpendiculaire à ce plan, il nous avertira que « la corde ne bouge plus », quoique la cause d'ébranlement agisse sans cesse en A (fig. I, 4).

Donc, en faisant tourner notre cadre *visible*, nous pouvons discerner si notre corde *invisible* vibre longitudinalement ou transversalement.

Allons-nous essayer de construire une fente assez fine pour canaliser de la même façon les vibrations de la lumière? Non, sans aucun doute! Nos pauvres outils, même ceux que nous qualifions d'ultra-déliés seraient infiniment trop grossiers pour pareille besogne. Mais qui sait si, parmi les innombrables variétés des œuvres de la bienfaisante Providence « qui a livré le monde à nos investigations », il n'existe pas certains corps dont les molécules, rangées en files droites et très serrées, forment un tamis approprié à notre but. A priori, rien ne nous autorise à l'affirmer, mais si par bonheur cela était, nous aurions le moyen d'élucider le genre auquel appartiennent les vibrations lumineuses. Ce sera, pour découvrir ce corps hypothétique, un interminable défilé de matières transparentes devant le faisceau de lumière, une consultation mille fois répétée dont trop souvent on attribue les réponses au hasard. Mais la patience est la vertu maîtresse des pionniers de la science, et quelle joie mêlée d'admiration quand le phénomène attendu s'affirme : la trouvaille s'annonce, et je me figure qu'une des plus belles heures de la vie d'une créature est celle où elle pénètre ainsi un peu plus avant dans la Pensée créatrice...

Pour en revenir à nos vibrations, tamisons le faisceau lumineux d'une lanterne de projection L, à travers une pile p de 4 ou 5 plaques de verre superposées et placées obliquement devant le condenseur C, comme l'indique la figure II. Sur le trajet de ce faisceau

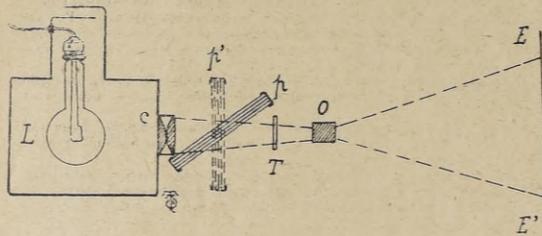


Fig. II. — LES VIBRATIONS DE LA LUMIÈRE SONT TRANSVERSALES.

Devant le condenseur C d'une lampe de projection L, on fixe obliquement (selon p) une pile de 4 ou 5 verres à vitre (ou mieux de vieilles plaques photographiques 13×18 dont on a gratté la gélatine). Entre ce système et l'objectif O on intercale un petit rectangle T d'un certain cristal appelé *tourmaline*, dont une image nette se dessine, après mise au point, sur l'écran EE'. Cette image est claire (en vert pâle) quand les grands côtés du rectangle sont verticaux; elle est noire quand par rotation d'un quart de tour on a rendu ces grands côtés horizontaux.

Cette expérience ne réussit plus (l'image est toujours claire) lorsque la pile de verre est droite (selon p'). Voir la fig. III.

tamisé, plaçons verticalement un petit rectangle d'un certain cristal T de couleur verte appelé *tourmaline* : nous en voyons une image sur l'écran EE' et nous constatons que cette lame est bien transparente (fig. III, 1) Vous pressentez que j'ai l'intention de faire jouer à ce petit rectangle le rôle de notre cadre de bois. De fait, je lui imprime un quart de tour : la lumière ne passe plus (fig. III, 2). Encore un quart de tour et le voilà de nouveau transparent. Bref, les vibrations lumineuses manifestent indiscutablement une dissymétrie à angle droit, et dès lors, elles sont *transversales*. Voilà notre problème, d'apparence insoluble, éclairci de la manière la plus simple.

Mais, ne crions pas trop tôt victoire! Supprimons notre tamis de verre p , ou redressons-le (selon le pointillé p' de la fig. II) et recommençons notre expérience : le petit rectangle de tourmaline

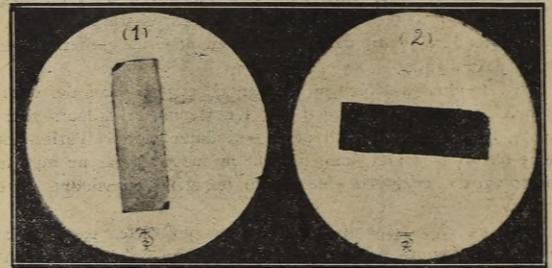


Fig. III. — PHOTOGRAPHIE DES ASPECTS D'UN CRISTAL DE TOURMALINE placé devant l'appareil schématisé par la fig. II. Quand les grands côtés du rectangle de tourmaline sont verticaux (1), le cristal est transparent; quand ils sont horizontaux (2), le cristal est opaque.

Cette dissymétrie à angle droit serait absolument inexplicable si les vibrations de la lumière étaient *longitudinales*; elle s'interprète sans difficulté si on admet que ces vibrations sont *transversales*.

apparaît en clair sur l'écran; je lui imprime un quart de tour, il reste transparent, et j'ai beau lui donner toutes les positions possibles, il demeure également lumineux.

Me voilà bien payé, direz-vous, pour mon lyrisme! Un instant de réflexion nous donnera la clef de cet insuccès et nous apprendra une nouvelle et importante propriété des rayons lumineux. Reprenons notre cadre de bois et, au lieu d'y faire passer une corde, enfilons en un grand nombre que nous ébranlons transversalement en même temps dans toutes les directions possibles : AA', BB', CC',... (fig. IV, 1). Imaginons — peu importe que nous

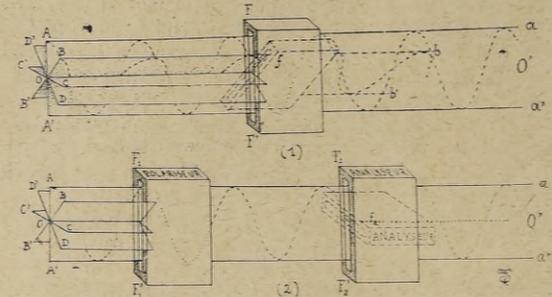


Fig. IV. — REPRÉSENTATION ANALOGIQUE D'UN FAISCEAU DE LUMIÈRE NATURELLE, c'est-à-dire d'un grand nombre de rayons vibrant dans tous les plans qui passent par l'axe de leur propagation.

(1) Au lieu d'une seule corde tendue entre O et O' (comme dans la figure I, 3) imaginons-en un grand nombre qui vibrent transversalement sans se gêner mutuellement. Notre figure en représente quatre vibrant respectivement dans les plans AA', BB', CC', DD'; par raison de clarté on n'a dessiné que les plans de ces vibrations, sauf pour AA' et BB' où les vibrations elles-mêmes sont indiquées en pointillé.

La fente de bois verticale FF' laisse passer la vibration AA'; si la fente est oblique, selon f , elle laissera passer la vibration BB' (dont la figure représente la trace bb').

On voit que si les cordes sont très nombreuses, il y en a toujours une dont les oscillations ne seront pas étouffées, quelle que soit la position de la fente : Donc un observateur placé en O' percevra toujours du mouvement, et s'il ne voit pas directement les cordes, il sera tenté, à tort, de conclure que les vibrations sont longitudinales.

(2) De ce qui vient d'être dit il résulte qu'après la traversée de la fente F₁F₁' il ne reste plus que des vibrations s'exécutant dans un plan vertical : cette fente peut donc à juste titre être appelée un *polariseur*. Dès lors la 2^e fente F₂F₂' laisse passer du mouvement vibratoire quand elle est parallèle à la première; elle étouffera au contraire tout mouvement si elle a une direction perpendiculaire (selon f_2). Cette deuxième fente, qui nous montre clairement que les vibrations sont transversales et nous renseigne sur le plan de polarisation, peut être nommée *analyseur*.

ne puissions le réaliser — qu'elles ne se gênent pas dans ces mouvements : le plan de vibration de l'une ou de l'autre de ces cordes

se présentera toujours parallèlement à la fente FF', quelle que soit l'orientation de celle-ci, de sorte que, pour toutes les positions de cette fente, un aide placé en O' dira : « ça bouge. » La rotation du cadre étant sans effet, l'expérimentateur est tenté de conclure que les vibrations qui se font dans un plan parallèle à sa propre direction (nous pourrions l'appeler le « polariseur » des vibrations); le second F₂ servira d'« analyseur »: si ce cadre est parallèle au premier, l'aide constatera que l'extrémité O' bouge; s'il lui est perpendiculaire (selon f₂), la vibration est étouffée. L'expérimentateur aura donc découvert sans voir les cordes qu'elles sont en grand nombre et vibrent transversalement dans des plans différents.

Nous qui voyons, nous savons qu'il se trompe. Lui serait-il possible de rectifier son erreur? Oui, en interposant deux cadres successifs (fig. IV, 2), le premier F₁, immobile, ne laisse passer que les vibrations qui se font dans un plan parallèle à sa propre direction (nous pourrions l'appeler le « polariseur » des vibrations); le second F₂ servira d'« analyseur »: si ce cadre est parallèle au premier, l'aide constatera que l'extrémité O' bouge; s'il lui est perpendiculaire (selon f₂), la vibration est étouffée. L'expérimentateur aura donc découvert sans voir les cordes qu'elles sont en grand nombre et vibrent transversalement dans des plans différents.

Puisque nous avons assimilé notre rectangle de tourmaline à notre cadre de bois, essayons avec la lumière l'expérience que nous avons faite avec nos cordes multiples, en intercalant deux tourmalines: je les place parallèlement l'une sur l'autre: la lumière passe (fig. V, 3): Je les croise: la plage commune est tout

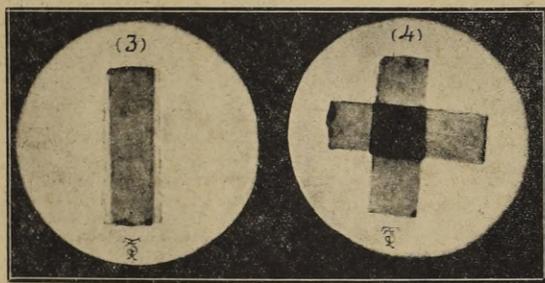


Fig. V. — PHOTOGRAPHIES MONTRANT QU'UN FAISCEAU DE LUMIÈRE NATURELLE EST FORMÉ PAR LA SUPERPOSITION D'UN GRAND NOMBRE DE VIBRATIONS DONT LES PLANS SONT ORIENTÉS DANS TOUTES LES DIRECTIONS.

Si un faisceau de lumière doit traverser successivement deux rectangles de tourmaline, le système de cristaux est transparent (3) ou opaque (4) selon leur disposition parallèle (3) ou croisée (4).

(3). — Le premier cristal (polariseur) ne laisse passer que les vibrations qui s'effectuent dans un plan vertical. Le deuxième (analyseur) est dans le même cas. Donc l'ensemble est transparent.

(4). — Le premier (polariseur) ne laisse passer que les vibrations orientées dans un plan vertical. Le deuxième (analyseur) ne laisse passer que celles qui se font dans un plan horizontal. Donc, l'ensemble est opaque aux endroits où les cristaux se superposent (carré central).

à fait opaque (fig. V, 4). Notre interprétation se trouve donc bien confirmée. Le premier rectangle de tourmaline « polarise » le faisceau lumineux; le deuxième « analyse » le faisceau qui a traversé le premier.

Il reste pourtant un point obscur: pourquoi notre expérience initiale réussissait-elle quand on interposait des verres obliques et donnait-elle un résultat négatif quand ces mêmes verres étaient redressés (fig. II)?

Une analogie très parlante nous aidera à percer ce mystère: observons un gamin qui s'amuse à faire rebondir des pierres plates sur l'eau de la rivière. Il sait fort bien que son jeu ne réussira qu'à deux conditions: 1° ses pierres doivent frapper l'eau à plat; si elles affrontent la nappe liquide par leur bord tranchant, elles la couperont presque sans résistance et feront aussitôt le plongeon; 2° elles doivent frapper la surface obliquement: si elles la rencontrent à pic l'immersion sera la règle. Imaginons maintenant que notre gamin lance obliquement sur l'eau une poignée de pierres plates, sans se préoccuper de leur orientation: un triage automatique se fera à la rencontre du liquide: les pierres dont le plan était horizontal feront ricochet; celles dont le plan était vertical pénétreront dans l'eau (1) (fig. VI, 1).

Un faisceau de lumière naturelle dont les vibrations se produisent, comme nous venons de le voir, dans tous les plans qui

(1) Les pierres qui se présentent selon des plans intermédiaires basculeront quand elles toucheront le liquide et elles seront réfléchies ou non selon que leur orientation se rapprochera plus ou moins de l'horizontale.

passent par son axe, peut être assimilé à la poignée de pierres plates orientées en tous sens. Si ce faisceau rencontre obliquement une surface d'eau (ou de verre transparent) une partie des vibrations est réfléchie (celle dont le plan des vibrations coupe selon

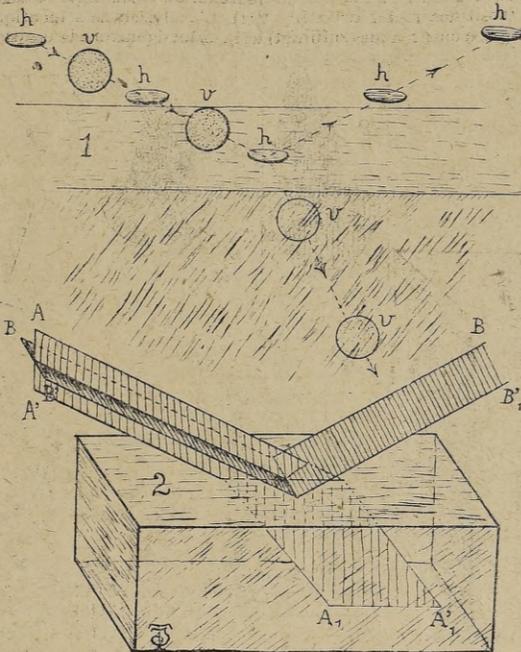


Fig. VI. — ANALOGIE POUR FAIRE COMPRENDRE LA POLARISATION DE LA LUMIÈRE PAR RÉFLEXION ET PAR RÉFRACTION.

(1). — Si on lance obliquement sur une nappe d'eau une poignée de pierres plates disposées au hasard, elles se séparent automatiquement en deux lots en rencontrant le liquide: celles qui étaient sensiblement perpendiculaires à la nappe (telles que v) plongent en incurvant un peu leur trajectoire vers le bas. Celles qui étaient sensiblement parallèles à la nappe (telles que h) font ricochet.

(Celles qui ont des directions intermédiaires basculent de manière à se rapprocher plus ou moins des directions précédentes, en vertu d'un mécanisme qu'on comprendra sans explications.)

(2). — De même si un faisceau de lumière naturelle frappe obliquement un milieu transparent (du verre, par exemple) il se divise en deux parties: les rayons qui vibraient dans un plan perpendiculaire au milieu transparent (tels que AA') y pénètrent en se réfractant selon A₁A₁'; ceux qui vibraient dans un plan perpendiculaire au précédent (tels que BB') rencontrent le milieu à plat et s'y réfléchissent: il suit de là que les deux nouveaux faisceaux sont polarisés à angle droit l'un par rapport à l'autre.

Il est à remarquer que la polarisation ainsi produite n'est cependant jamais complète parce que les directions intermédiaires ne s'orientent qu'imparfaitement: de là l'utilité de plusieurs verres minces superposés (piles de glaces): le deuxième améliore l'action polarisatrice du premier le troisième celle du second et ainsi de suite.

une horizontale la surface du nouveau milieu); une partie pénètre avec réfraction (celle dont les vibrations se font dans un plan perpendiculaire à celui de la surface du nouveau milieu) (1) (fig. VI, 2). Si ce même faisceau frappe l'eau, ou le verre perpendiculairement, cette polarisation ne se produit pas: l'on comprend donc pourquoi la pile de glaces placée devant la lanterne devait être inclinée (fig. II); sans cela elle ne pouvait jouer le rôle de polariseur et la tourmaline semblait transparente pour tous les rayons incidents. Grâce à cette propriété du verre (2), il est possible d'étudier d'assez près les phénomènes si intéressants de la polarisation sans se procurer des accessoires coûteux comme des tourmalines, des spaths, des nicols, etc.. Des piles de glace que tout le monde peut assembler sans bourse délier suffisent

(1) Les vibrations qui s'effectuent dans des plans intermédiaires sont partiellement « polarisées » dans un des deux plans indiqués.

(2) Remarquons que cette propriété est partagée par tous les diélectriques polis: ainsi les rayons réfléchis par le marbre, le bois, le vernis, sont partiellement polarisés.

pour réaliser la brillante expérience que nous allons décrire dans un instant.

Le polariseur sera constitué par une pile de 4 ou 5 plaques photographiques 13×18 dépouillées de leur gélatine. Nous enroberons cette pile entre quatre planchettes noircies de manière à pouvoir donner facilement un quart de tour aux verres assemblés (positions 1 et 2 de la fig. VII). L'analyseur sera identique (sauf que 3 ou 4 plaques suffiront) et nous lui donnerons la position

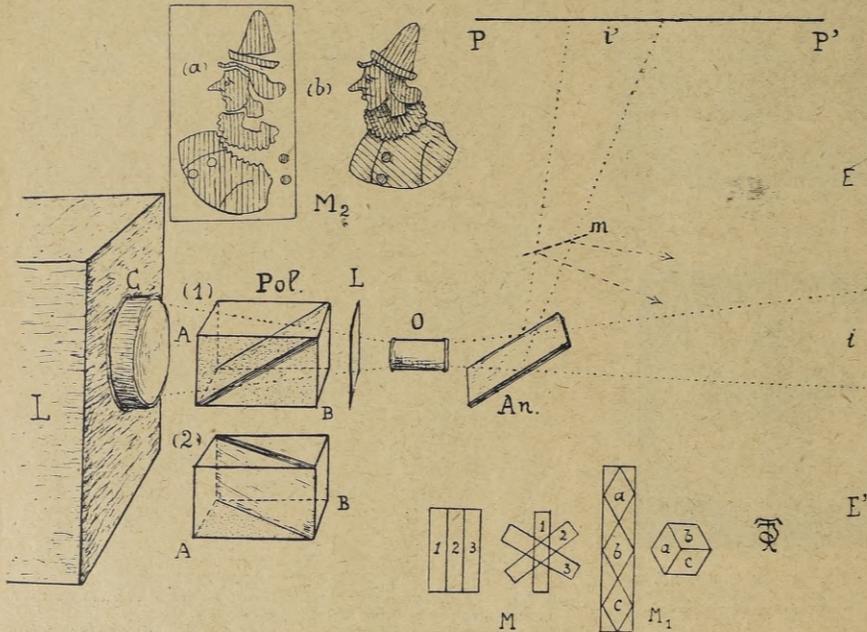


Fig. VII. — APPAREIL TRÈS SIMPLE POUR LA POLARISATION CHROMATIQUE DE LA LUMIÈRE. Devant une lanterne de projection L, on installe : 1^o Un polariseur Pol. formé par une pile de 4 ou 5 glaces minces, que l'on peut faire tourner d'un quart de tour en le plaçant sur sa face AB, c'est-à-dire en passant de la position (1) à la position (2).
2^o Un objectif ordinaire O.

3^o Un analyseur An. constitué par 3 ou 4 verres minces. Quand la lanterne est allumée on voit une plaque lumineuse réfléchie sur le plafond PP' et une autre réfractée sur l'écran EE'. Ces deux taches sont inégalement éclairées, comme il est expliqué dans le texte.

Quand on intercale en L une lame de gypse ou de mica ces images se colorent diversement. Si on intercale l'étoile M, ou l'hexagone M₁ ou la figure M₂, et si on met au point, on obtient en PP' et en EE' des images multicolores très vives dont les teintes varient par la rotation du polariseur Pol. (ou encore par la rotation dans son propre plan d'une lame de mica située entre Pol. et An.).

Les images *i* et *i'* ont des teintes complémentaires, si bien que si on les superpose par le jeu d'un miroir étamé *m*, toute coloration disparaît, et l'image résultante est blanche.

N. B. — Si les vues transparentes M, M₁, M₂ ont au plus de 10 cm² il sera souvent nécessaire de séparer les deux lentilles du condensateur : la première sera laissée à sa place ordinaire, la seconde sera placée devant le polariseur ; la base du cône lumineux qui frappe les vues sera ainsi fortement agrandie.

CONSTRUCTION DE LA VUE M₂. — Sur une feuille de mica on tracera à l'encre séparément les diverses parties du dessin auxquelles on désire donner des couleurs différentes, en les décalant légèrement l'une par rapport à l'autre (a). On les découpera ensuite soigneusement aux ciseaux. Enfin on les juxtaposera en les collant sur une plaque de verre (b). On garantira cette préparation de toute détérioration au moyen d'un deuxième rectangle de verre.

fixe indiquée par la figure. Nous éclairerons ce système au moyen de la lanterne L. D'après ce qui a été dit, les rayons, après la traversée du polariseur vibrent dans des plans verticaux et sont aptes à passer à travers l'analyseur parallèle : une tache très claire apparaîtra donc sur l'écran EE', tandis que sur le plafond PP' on verra une tache grisâtre qui atteste que la lumière qui a traversé le polariseur n'est pas complètement polarisée.

Tout le reste de l'appareil restant tel quel, plaçons maintenant

le polariseur sur sa face AB (c'est-à-dire, donnons lui un quart de tour) : les rayons qui en sortent sont maintenant polarisés dans des plans horizontaux ; ils affrontent donc l'analyseur à plat de sorte qu'ils sont presque tous réfléchis : en effet, la tache est maintenant beaucoup plus claire sur le plafond PP' que sur l'écran EE'.

Cette expérience est une simple application des notions déjà exposées. Mais voici du nouveau :

Pendant que nos piles de glaces sont ainsi croisées, interposons en L une lame de mica incolore et bien transparente : le cercle lumineux qui était à peine visible sur l'écran EE' s'illumine vivement (1). Voilà certes quelque chose de curieux : l'interposition d'un écran, toujours plus ou moins absorbant augmente la transparence d'un système ! Mais observons en même temps le cercle lumineux du plafond : celui-là s'est obscurci, de telles orbes que la somme de l'intensité lumineuse des deux faisceaux est restée constante. De plus, on remarquera que, quoique rien de coloré ne soit opposé au passage de la lumière, ces deux cercles ont des teintes complémentaires : si le cercle *i* en EE' est rouge, orange, ou jaune, en PP', le cercle *i'* sera vert, bleu ou violet. Ces colorations varient avec l'épaisseur ou l'orientation (dans son plan) de la lame de mica (2).

Pour rendre ces phénomènes plus frappants, découpons, dans une feuille de mica M ou M₁, soit trois languettes 1, 2, 3, soit trois losanges, *a*, *b*, *c* et, avec un peu de gomme arabique, collons-les en forme d'étoile ou d'hexagone sur un support de verre. Si nous interposons cette préparation entre le polariseur et l'analyseur, l'objectif O forme sur l'écran EE' et en même temps sur le plafond PP' des figures polychromes complémentaires, dont les teintes, parfois très vives se modifient avec la position du polariseur (ou de l'analyseur).

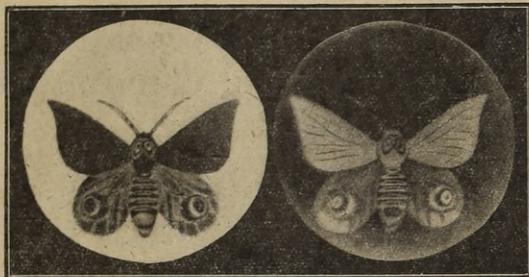
Fig. VIII. — PHOTOGRAPHIES DE DEUX VUES CRISTALLINES, DANS LES DEUX POSITIONS DIFFÉRENTES (1) ET (2) DU POLARISEUR (fig. VII).



A. Tête de clown en mica, fabriquée comme l'indique la légende de la fig. VII.

(1) Avec une lame de mica cela ne sera pas vrai pour toutes les positions de la lame : si le phénomène ne se produit pas il faudra tourner lentement la lame dans son plan jusqu'à ce que l'effet décrit se réalise.

(2) Ces phénomènes seront plus brillants avec des lames de gypse mais, on trouvera plus difficilement ces dernières que des feuilles de mica (poêles à feu continu).



B. *Papillon en gypse* : l'épaisseur de la lame a été modifiée en divers endroits au moyen d'acides appliqués au pinceau.
Ces clichés, privés de leurs couleurs, ne peuvent donner qu'une idée très imparfaite de cette brillante expérience.

Il ne sera pas difficile de réaliser ainsi en mica des figures diverses (papillons, fleurs, paysages, etc.) qui s'animeront sur l'écran des plus riches couleurs se fondant les unes dans les autres d'une manière féerique par rotation du polariseur (1) (fig. VIII). C'est une des expériences les plus brillantes de l'optique.

L'origine de ces couleurs n'a rien à voir avec la *dispersion* qui forme celles des spectres et de l'arc-en-ciel : Les teintes résultent, ici, des effets combinés de la polarisation et des interférences ; l'explication n'en est pas très difficile, mais elle comporte des développements qui allongeraient notre mesure cette chronique ; nous y reviendrons un jour si nos lecteurs nous font l'honneur de le demander.

En attendant, pour compléter notre étude de la lumière, nous essaierons, dans notre prochain article, de nous faire assister à sa naissance dans le sein même de l'atome.

J. TILLIEUX.

Fernand Severin et la poésie claire

Nos trois meilleurs poètes belges de langue française, Victor Kinon, Albert Giraud et Fernand Severin, ne font guère parler d'eux. Ils n'ont pas l'art, comme certains de leurs confrères français, de s'imposer à l'attention du public, de se faire interviewer par les reporters, de faire répéter leur nom par les mille bouches de la renommée grâce aux inventions d'ingénieux éditeurs.

Ils ne sacrifient pas davantage au goût du jour en publiant des vers incompréhensibles, ce qui mettrait de leur côté tous les snobs, jeunes et vieux, de la littérature, les uns, parce qu'ils croiraient comprendre ; les autres, parce qu'ils auraient honte de n'avoir pas compris.

Il leur répugnerait d'écrire ce vers, devant lequel tel jeune esthète tombe en extase :

L'argile rouge a bu la blanche espèce

qui sue la recherche et la préciosité et plonge les Philamintes et les Bélises dans le ravissement ; pas plus d'ailleurs que la petite pièce suivante, du même Paul Valéry, déclaré par le même « critique » le « chef-d'œuvre du recueil » et « cette délicieuse *Fausse Morte* » :

(1) Ou plus facilement encore par rotation dans son plan d'une nouvelle feuille de mica transparente intercalée en un endroit quelconque compris entre le polariseur et l'analyseur.

*Humblement, tendrement, sur le tombeau charmant,
Sur l'insensible monument
Que d'ombres, d'abandons et d'amour prodigué
Forme la grâce fatiguée.
Je meurs, je meurs sur toi, je tombe et je m'abats,
Mais à peine abattu sur le sépulcre bas
Dont la close étendue aux cendres me convie
Cette morte apparente en qui revient la vie
Frémit, rouvre les yeux, m'illumine et me mord
Et m'arrache toujours une nouvelle mort
Plus précieuse que la vie.*

Voilà à quels raffinements de décadence française va l'admiration de nos jeunes gens, tandis qu'ils négligent nos grands poètes qui restent, avec leur bon sens belge, dans la belle tradition lyrique des poètes sincères, chantant, au grand soleil, leur douleur ou leur joie, et compris de tous, parce qu'ils sont « humains » et fraternels.

Les cercles littéraires, dont ces poètes ne font pas partie, les écoutent à peine. Il est vrai que, par leur mépris pour le biscornu et le tarabiscoté, ils le leur rendent bien. Ils ne réussissent pas à « éviter le danger (*sic*) d'ébranler en nous la réflexion, de nous donner à penser et de dissiper par là notre attention sensible, qui est toute celle dont a besoin la poésie (*re-sic*) ». Les malheureux, ils nous font réfléchir, ce qui est, évidemment, une calamité pour l'intelligence et la négation même de la poésie. Ils croient encore, les pauvres, qu'Homère, Virgile, Dante, Racine, Goethe, Shakespeare étaient des poètes. Il leur arrive de préférer à Paul Valéry, Hugo, Musset ou Lamartine. Qu'ils sont arriérés, et comme la sensibilité contemporaine leur échappe !

Ce qu'on veut aujourd'hui, c'est l'original, n'y en eût-il plus au monde. Qu'importe la qualité de cette originalité, pourvu qu'on ait du neuf, du pas encore vu. On a la phobie de l'imitation ; c'est pourquoi l'on... imite ou l'on dépasse la plus récente excentricité. On sera du dernier bateau, ce qui est la caractéristique même du snobisme.

Rien de plus éphémère, sûrement, que le « valéryanisme », qui durera ce que durent les modes, l'espace d'une saison. Tandis que les muscadins et les caillettes de la littérature se pâment devant le dernier sonnet de nos actuels Trissotins, les vrais poètes, dans leur tour d'ivoire, loin des compromissions des cénacles et des bavardages des *five o'clock*, continuent leur œuvre pour soulager leur âme et pour apporter leur note personnelle au grand concert des poètes de tous les temps.

Les trois Belges nommés sont de ceux-là. J'ai essayé ici ou ailleurs de montrer la valeur des deux premiers. Arrêtons-nous un instant à la dernière œuvre du troisième, *La Source au fond des bois* (1), parue après un silence de vingt ans de son découvreur.

Elle n'est pas bouillonnante, cette source cachée, elle coule doucement et mystérieusement. Elle est bien représentative de la poésie calme, simple et cristalline de Fernand Severin. Ce poète est un sage, qui a trouvé la paix, et qui se console de beaucoup de choses par la contemplation de la nature. En des vers frais et délicats, il traduit son émerveillement devant la douceur du paysage, devant la virgine beauté de la terre éternellement jeune :

*Comme tout ici semble ineffablement frais!
Qu'il est limpide, le murmure des fontaines!
De quel voile suave et léger les forêts
Vèlent la nudité des montagnes lointaines!*

(1) Paris, la Renaissance du Livre, fr. 7 50.

*Il semble qu'aucun pas, jusqu'à ce soir d'été,
N'ait troublé le secret virginal des vallées.
Regarde! Devant nous, dans un calme enchanté,
Leurs vertes profondeurs s'ouvrent inviolées.*

Il n'y a pas là la science de la nature d'un Victor Kinon, ni la puissance de sa pensée philosophique et religieuse. Severin se contente de regarder et de jouir, sans se tourmenter l'esprit, à peu près comme un Théocrite ou un Horace, et il lui arrive encore, comme à eux, de peupler la nature de centaures et de dryades. Genre secondaire, si l'on veut, mais qui a son charme. Si la peinture à l'huile est supérieure, il y a de délicieuses aquarelles. Severin cultive la poésie pure, pas précisément dans le sens mis à la mode par l'abbé Bremond; je veux dire qu'il ne s'attache qu'à la beauté des choses et qu'il écarte tout ce qui troublerait « le gai labeur de l'art » :

*Qu'importe au souriant vieillard
L'agitation morne ou frivole des hommes?*

C'est dire aussi que son amour de la nature est exempt de la frénésie romantique et de ce personnalisme exubérant qui substitue au visage de la nature la figure du poète :

*A quoi bon révéler aux hommes qu'on existe?
L'art n'a-t-il d'autre objet que le vaniteux moi?
Porte plus haut les yeux! Brise le cercle étroit
Où l'enfermait une naïve poétique!
Le monde, multiple et changeant, te revendique.*

Sans doute, il aurait pu, comme d'autres, s'abandonner à la passion, crier ses colères et ses révoltes, mais il a préféré être « celui qui dompterait Pégase ». Et j'ai plaisir à citer ici les trois dernières strophes du vigoureux poème *Bellérophon*, qui montre admirablement comment le poète tire parti de son inspiration tumultueuse, en la canalisant dans des formes régulières et disciplinées et en la dirigeant vers le but que sa volonté lui assigne :

*Tu tressaillais, flairant ta servitude. En vain!
J'ai saisi tes naseaux crispés d'effroi; ta bouche,
En renâclant d'horreur, a reçu l'âpre frein;
J'ai maîtrisé ton cœur farouche.*

*Me voici sur ton dos, qui frémit de l'affront,
A quoi bon? Une inéluctable destinée,
Désormais asservit à mon dessein profond
Ta jougue, enfin disciplinée.*

*Va, cabre-toi. J'étréncs de mes genoux nerveux
Tes flancs couverts d'écume, où la révolte gronde;
Malgré toi, ta fureur me conduit où je veux,
Ta rébellion me seconde.*

Ce poème révèle l'idée fondamentale d'un *art poétique*; il rend un son vigoureux assez inattendu chez l'auteur du *Lys* d'il y a trente ans. Ce *grande mortalis avi spatium* — deux fois le *per quindecim annos* de Tacite! — a raffermi la poétique de Fernand Severin. La *Source au fond des bois* est, certes, la meilleure œuvre du poète.

PAUL HALPLANTS.

Nous publierons dans notre prochain numéro le texte de la conférence du comte de Sainte-Aulaire sur ses *Souvenirs sur François-Joseph et la Cour de Vienne*.

Le dixième anniversaire du régime communiste en Russie.

Le côté déconcertant de cette période douloureuse de l'histoire de la Russie est le maintien de la dictature communiste pendant un laps de temps si considérable et l'échec de toutes les tentatives de réaction.

Il faut attribuer cette longévité à plusieurs facteurs mais en tout premier lieu, nous semble-t-il, à l'unité remarquable du parti communiste qui ne se contenta pas d'exercer un régime de terreur et de réprimer tout essai d'opposition mais appliqua à l'intérieur du parti une discipline rigoureuse ne permettant pas le développement de factions. Les luttes dont les assemblées révolutionnaires furent le théâtre en France sont demeurées inconnues en Russie pendant dix années. La cohésion des troupes communistes, prises dans leur ensemble, fut complète; ce n'est que depuis peu de temps qu'il est intervenu des changements qui présentent pour le régime les plus graves dangers.

Les offensives blanches et surtout les tentatives d'invasion émanées de l'étranger ont fortement contribué à affermir les débuts du régime soviétique. La crainte d'un retour à l'ancien régime et la haine de l'étranger ont groupé autour des maîtres de l'heure des éléments disparates qui, se préoccupant uniquement de leurs intérêts personnels ou de la grandeur nationale dont les bolchevistes se trouvaient être momentanément les défenseurs, accordèrent leur appui à un régime détesté. Des officiers en grand nombre suivirent l'exemple du général Broussilof voulant à tout prix éviter le démembrement du territoire russe.

La valeur des personnalités qui se mirent à la tête du mouvement révolutionnaire ne doit pas être sousestimée : leurs qualités d'intelligence et de volonté furent un sérieux élément de succès. Parmi ces personnalités, Lenine se place au tout premier rang : son influence sur le parti communiste et les destinées de la Russie en général, fut grande; son prestige après sa mort fut immense : une véritable légende se créa autour de son nom; elle fut soigneusement entretenue par un culte officiel. Théoricien implacable, Lenine était en même temps un psychologue doué d'un sens profond du réel qui lui permit de sacrifier les principes et de faire une opération de repli en arrière lorsqu'il se fut rendu compte de la nécessité de l'introduction d'une nouvelle politique économique. Cette volte-face sauva la Russie en 1922 d'une débâcle définitive.

Le prestige de Lenine maintenait la cohésion dans le parti communiste; il subsista intact pendant quelques années.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui; si son corps a pu résister aux injures du temps, grâce à toutes les ressources de la technique moderne, dans le mausolée édifié au pied de la muraille du Kremlin, son influence s'effrite chaque jour davantage; cette grande ombre ne parvient plus à calmer les luttes des fractions qui se disputent le pouvoir; loin d'être un élément d'union, elle dresse les groupes les uns contre les autres, chacun se prétendant l'héritier du pur « leninisme ». Les derniers conseils politiques de Lenine consignés dans ce qu'on a appelé son « testament politique » qui ne fut pas publié, sont admis par les uns, niés par d'autres : ce sont autant de machines de guerre que les rivaux utilisent dans la lutte.

Au cours de la réunion du Comité central du parti communiste qui précéda son exclusion, Trozky invoquait encore pour écraser ses adversaires un propos attribué à Lenine à la veille de sa mort : « Ecartez Staline; il mènera le parti à la scission et à la ruine. » Cette prédiction s'est réalisée. L'unité qui caractérisait le parti communiste a fait place à la discorde et aux luttes les plus vives. Une ère nouvelle s'est ouverte en Russie.

* * *

La désunion qui règne au sein du parti communiste, maître des destinées de la Russie, doit être attribuée aux insuccès enregistrés par le gouvernement soviétique dans tous les domaines de son activité au cours des dernières années.

Rappelons-nous qu'après quelques années de communisme

combattif, Lenine se vit forcé de desserrer l'étau qui étouffait la Russie : les richesses accumulées par les générations antérieures ayant été épuisées, le pays se trouvait dans un état de désorganisation complet : la production industrielle était réduite à néant, les transports fonctionnaient à peine, le rendement agricole se trouvait abaissé à un niveau inquiétant, les paysans se contentant de cultiver les terres uniquement dans la mesure des besoins de leurs familles et réduisant ainsi les villes à la famine. En présence de cette situation catastrophique, on supprima l'impôt en nature qui accablait la classe paysanne, la liberté du commerce intérieur et de la petite industrie fut partiellement rétablie, un droit de propriété restreint fut reconnu. On accorda des « concessions » à des groupes étrangers.

Toutes ces mesures provoquèrent une renaissance économique partielle : la production agricole se releva, certaines industries prirent un véritable essor se rapprochant du niveau d'avant la révolution ou le dépassant (c'est le cas pour l'industrie extractive du naphte).

Les voyageurs étrangers qui visitèrent la Russie depuis la mise en œuvre de ces réformes se montrèrent en général très optimistes.

Leur bonne foi ne peut être mise en doute (sauf lorsqu'il s'agit d'enquêteurs tendancieux tels les délégués des Trade Unions britanniques), mais il est permis de se montrer sceptique quant à la valeur de leur témoignage lorsqu'il s'agit d'étrangers n'ayant pas connu la Russie tsariste, ignorants de la langue et qui se contentent de faire un séjour de quelques semaines à Moscou et à Leningrad. Ces relations de voyage nous vantent la grandeur de Leningrad, les richesses de Moscou ; elles nous font le récit de visites faites dans des hôpitaux modèles ou des écoles techniques perfectionnées ; mais que nous apprennent-elles au sujet de la vie de l'ouvrier, de la marche des usines et surtout de la situation des campagnes. N'oublions pas que la population rurale forme 86 % de l'ensemble de la population russe (1). Sur cette masse énorme les voyageurs occidentaux ne nous fournissent pas de renseignements.

Le « voyage de Moscou » de certains littérateurs ne nous permet pas de nous rendre compte de la situation de l'ensemble du pays.

Des documents plus objectifs, des renseignements puisés dans les statistiques gouvernementales permettent heureusement de rétablir la situation dans son vrai jour.

L'état général de la Russie s'est considérablement amélioré si on le compare à celui des années 1920 et 1921 ; ce fait est indéniable, mais il n'est pas moins vrai que ce relèvement est incomplet, qu'il ne s'accroît pas et qu'à défaut de réformes complètes une crise nouvelle menace le pays.

L'industrie lourde ne se maintient que grâce aux subventions gouvernementales ; son existence est purement artificielle, ses prix de revient exagérément élevés ; ses débouchés restreints. Le matériel est vétuste et exigerait une modernisation radicale. De grands travaux devraient être exécutés en matière de transports.

La population des grandes villes, considérablement accrue depuis la Révolution, est logée dans des conditions lamentables : à cet égard l'accord des visiteurs étrangers est unanime.

La solution de ces problèmes angoissants ne peut être réalisée que grâce à des moyens financiers puissants. Dans ce domaine des tentatives du gouvernement soviétique ont subi un échec total.

Les bolchevistes ont d'abord cherché des ressources dans l'inflation. Cette méthode ne pouvait être longtemps productive.

Les réserves intérieures ayant été tout-à-fait consommées, l'épargne russe est presque inexistante ; elle est lente à se reformer, craintive et peu disposée à engager ses maigres capitaux dans le gouffre sans fond des entreprises étatisées. Elle serait d'ailleurs tout à fait insuffisante.

Le gouvernement soviétique se vit dès lors contraint de recourir à l'aide étrangère sous n'importe quelle forme. La Russie ne peut se relever par ses propres forces : ce fait ne doit pas surprendre si l'on considère que l'Allemagne, après la crise d'inflation, dut chercher à l'étranger les capitaux nécessaires à sa reconstitution. La situation de la Russie est beaucoup moins favorable : un recours aux capitaux étrangers est donc inévitable.

Après avoir anéanti le capitalisme en Russie, après l'avoir accusé de tous les maux qui affligent l'humanité, les gouvernants bolchevistes se décidèrent à lui faire appel, mettant à l'encaissement

terre russe et ses richesses. Le capitalisme devint ainsi un article d'importation tandis que le communisme fut réservé à l'exportation — vers les pays assez naïfs pour accueillir les missions soviétiques.

La politique des concessions qui allait soi-disant réaliser des merveilles ne produisit aucun résultat tangible. Les hommes d'affaires allemands, anglais, américains et scandinaves tentèrent l'expérience. Avec leur bon sens habituel, les Belges se sont prudemment abstenus de participer à cette aventure peu reluisante.

Un grand nombre de contrats de concession furent résiliés prématurément ; des concessionnaires durent abandonner la tâche après des tentatives vaines ; d'autres virent leurs entreprises végéter.

Les concessions les plus importantes n'ont pas donné de bénéfices aux sociétés qui se les étaient fait octroyer. On peut affirmer que la politique des concessions n'a pas contribué au relèvement de la Russie ; elle a, au contraire, découragé les initiatives étrangères et elle est actuellement tombée en discrédit.

La Russie ne constitue pas en ce moment un terrain favorable pour l'investissement de capitaux qui recherchent la sécurité : l'absence de garanties d'ordre civil, la justice sommaire et imbuë d'esprit de classe, un droit pénal draconien permettant d'infliger des peines sévères à tout ennemi du prolétariat et érigeant en crime les faits qualifiés d'« espionnage économique », l'insécurité générale, les lenteurs et l'arbitraire d'une administration parasitaire. Voilà autant de circonstances qui sont de nature à paralyser les initiatives les plus hardies.

Dans la suite, le gouvernement tenta d'obtenir des ouvertures de crédit destinées à financer des achats à l'étranger. L'Allemagne et l'Angleterre espérant ouvrir des débouchés à leurs industries se montrèrent en général assez favorables à ces demandes mais actuellement cette source est tarie, tout au moins en Angleterre.

* * *

Les dirigeants de la Russie n'ont pas été plus heureux dans les autres domaines de leur activité.

Aucun des problèmes que la révolution s'était flattée de résoudre n'est écarté.

La question agraire demeure toujours ouverte. Le partage violent des terres n'a pas calmé les appétits déchaînés de la classe paysanne qui se partage en paysans riches — les « koulaks » — et en paysans pauvres.

Les communistes favorisent en ce moment les paysans riches pour se les attacher et en faire des soutiens du régime : cette politique provoque un vif mécontentement dans certaines couches de la population et sert d'aliment aux attaques de l'opposition. Par suite de la disparition des grandes propriétés foncières, la culture ne se perfectionne pas et reste rudimentaire ; les paysans ne disposent pas de ressources suffisantes pour pouvoir acquérir le matériel nécessaire dont le coût est d'ailleurs particulièrement élevé. Les entreprises agricoles communistes qui devaient constituer des exploitations modèles ne vivent plus que par le souvenir de leur échec retentissant.

Le problème agraire devient même plus aigu par suite de l'augmentation régulière de la population qui jette chaque année sur le marché du travail des centaines de milliers de bras auxquels l'industrie ne fournit pas de débouchés.

Malgré l'effort considérable qui fut déployé pendant les premières années qui suivirent la révolution, l'instruction publique est en régression sérieuse par suite de l'insuffisance des crédits affectés à ce département.

Dans tous ces domaines essentiels pour l'avenir de la Russie la dictature communiste n'a rien réalisé de positif et de durable : elle peut uniquement se vanter d'avoir abaissé considérablement le niveau moral du peuple par une politique basement antireligieuse.

À l'extérieur, la propagande révolutionnaire de l'Internationale communiste a dressé contre la Russie la plupart des pays civilisés. La rupture avec l'Angleterre et le refroidissement avec la France constituent les faits les plus saillants à enregistrer dans ce domaine. Aux Etats-Unis, la diplomatie soviétique n'a pu obtenir aucun résultat : ce pays lui reste résolument hostile. Dans les pays limitrophes, surtout dans les pays baltes, la politique russe a pu enregistrer quelques succès mais ces résultats sont minimes et vraisemblablement passagers.

(1) En Russie la population urbaine n'atteint que 14 % de l'ensemble, tandis que cette population atteint 78 % en Angleterre, 56 % en Allemagne et 41 % en France.

La propagande révolutionnaire a échoué dans sa politique d'agitation tant en Asie que dans l'Afrique du Nord. Le rêve de révolution mondiale caressé par les bolchevistes s'est définitivement dissipé.

* * *

Ces insuccès subis sur tous les fronts ont maintenant leur répercussion au sein du parti communiste.

Nous avons vu que l'unité du parti communiste et sa cohésion avaient contribué à maintenir sa dictature. Aujourd'hui ce parti se désagrège et s'use en luttes stériles. L'opposition sourde de Trotzky et de ses partisans est devenue de plus en plus déclarée : les mesures prises par le gouvernement depuis deux ans pour enrayer ce mouvement ont contribué à le renforcer.

Peu de temps avant son exclusion du parti communiste, Trotzky a prononcé contre Staline et sa camarilla un véritable réquisitoire au cours duquel il a dénoncé la tyrannie exercée par les chefs communistes au sein du parti : il a révélé que de nombreux militants communistes avaient été arrêtés ; il a conclu en prédisant la chute inévitable du gouvernement.

Les communiqués officiels ont d'ailleurs fait connaître que l'opposition s'était livrée à des manifestations hostiles dans les rues de Moscou au cours des fêtes du dixième anniversaire de la Révolution. Il est donc avéré que la fraction de Trotzky se sent actuellement assez forte pour pouvoir entamer ouvertement la lutte. Elle utilise les mêmes moyens qui ont assuré le triomphe du parti bolcheviste en 1917 : noyautage, propagande clandestine au moyen d'imprimés et de réunions secrètes.

Jusqu'à présent Staline s'est borné à faire prononcer l'exclusion de ses adversaires du parti communiste ; il hésite à recourir aux moyens de répression violents : il faut y voir une preuve de la force de l'opposition. Le gouvernement redoute manifestement de provoquer des désordres dans l'armée ou la marine, car Trotzky compte des amis fidèles dans ces milieux.

Le parti communiste se trouve devant un dilemme redoutable. Il doit ou tomber dans le piège que lui tend l'opposition et en revenir au communisme combattif, auquel cas il plonge la Russie dans le chaos ; ou faire des concessions de plus en plus grandes au capitalisme, aux « koulaks » et aux « neprmen » et dans ce cas, il fournit des armes à ses adversaires et prépare sa chute.

Un retour au communisme agressif des premières années paraît impossible et il est permis de croire que Trotzky lui-même, tout en formulant des reproches de modérantisme à charge de Staline, n'envisage pas que cette politique soit encore applicable. Il s'agit plutôt d'une machine de guerre propre à combattre le gouvernement. Le jour où Trotzky serait maître de la situation, le pouvoir l'assagirait et sa dictature pourrait réserver bien des surprises.

Une chose est certaine : l'opposition pourra momentanément être brisée, mais le mouvement lui-même ne pourra être définitivement enrayer car il est trop profond, il n'est pas limité au domaine politique.

La Russie s'est partiellement reconstituée non pas grâce à la dictature communiste mais malgré elle. Cette renaissance constitue le résultat de la poussée d'une force irrésistible qui se confond avec la Russie elle-même dont la vitalité est indestructible. Depuis qu'un certain bien-être a été rendu à la population celle-ci devient plus exigeante et tolère moins facilement la dictature intolérable qu'elle subit depuis plus de dix ans. La théorie suivant laquelle ce sont les affamés qui font la révolution est fautive. Ce sont les repus qui font la révolution, si pendant deux jours on ne leur donne pas à manger... (1). La Russie en est arrivée à ce dernier stade.

Xavier RYCKMANS.

(1) V. SCHULGUINE, *La Résurrection de la Russie*. Payot. Paris 1927.

Conférences Cardinal Mercier

La prochaine séance aura lieu le mardi 20 décembre à la salle Patria (5 heures).

M. René Benjamin y fera sa deuxième conférence sur **MOLIÈRE :**

1670. — Le bourgeois gentilhomme
(*L'heureux équilibre*)

Cette conférence sera publiée dans un de nos prochains numéros.

La vraie vie de Saint Vincent de Paul⁽¹⁾

Ce n'est pas aux lecteurs de cette Revue que j'apprendrai qu'Antoine Redier est un excellent journaliste. Et il est aussi un excellent conférencier. Le lundi, il parle à Lille, le mardi à Toulouse, le mercredi à Brest ! C'est un homme actif. Or, il vient de publier un livre, qui est précisément et exactement l'œuvre d'un actif conférencier journaliste.

Je ne peux pas mieux définir le style de cet ouvrage qu'en disant qu'il est parlé. Il va, il va : on croit lire Redier, mais on l'entend. Et comme c'est un diable d'homme, plein de son sujet, qui ne vous laisse aucun répit, quand, tout à coup, on s'aperçoit qu'on en est à la table des matières — on se trouve un peu étourdi, mais, miracle ! — on ne s'est pas une seconde ennuyé.

Je dis « miracle », car ce qu'on achète chez les libraires, à l'inverse de ce que vendent les pâtisseries, est généralement assommant, et sur ce pauvre saint Vincent de Paul, ce n'est pas trop dire que l'adjectif que j'emploie ici définit parfaitement la plupart des ouvrages qui lui furent consacrés. Le plus important est celui d'un évêque, Mgr Abelly. Il a bien des vertus, même celle de faire dormir ! Redier n'a pas osé le souligner, par délicatesse, par gratitude, parce qu'il lui faisait des emprunts, mais Redier a « animé » Mgr Abelly.

— Aussi, que voulez-vous, me disait un jour un abbé, connu dans les salons de Paris pour son cœur charmant, qui s'accommodait du voisinage d'un esprit d'ironie, — on ne permet pas aux ecclésiastiques d'avoir des sens ! Comment auraient-ils des sensations ? Il faut leur pardonner quand ils publient des vies de Saints... illisibles. Leur devoir est de penser à les écrire. Il ne va pas jusqu'à penser que vous les lirez !

Redier, lui, aime qu'on le lise. Il s'inquiète de savoir si ses livres se répandent. Il n'a pas l'esprit d'un solitaire. Il n'écrit pas pour ses tiroirs. Et comme en plus c'est un laïque, c'est-à-dire selon notre abbé, un homme qui a des sensations, il a fait effort pour « sentir » la vie de saint Vincent de Paul, tout en pensant aux lecteurs qu'il aurait.

Ses lecteurs, ce sont d'abord les abonnés de la *Revue française*. Vous, Madame, et vous, Monsieur, vous allez courir chez votre libraire, et vous procurer immédiatement son livre. Oh ! ce n'est pas un ordre, mais une prière — et il n'y a rien de plus pressant. Voilà : je voudrais que vous essiez le texte, pour que je puisse librement... critiquer l'auteur.

— Comment ? Dans sa propre revue ?

— Parbleu ! c'est là que la critique peut porter !

Remarquez que je ne crois pas que Redier l'ait prévue. Il n'aurait pas intitulé son livre : « La vraie vie de saint Vincent de Paul ». Redier est un convaincu. Il travaille vite, et avec chaleur. Les idées affluent en lui ; il se porte bien ; il leur donne rapidement une forme saine et péremptoire. Il ne pense même pas. — (il a raison, son travail en serait retardé) — qu'il puisse y

(1) Notre confrère et ami, M. Antoine Redier, vient de publier, chez Bernard Grasset, à Paris, une « Vraie Vie de saint Vincent de Paul », qui a inspiré à M. René Benjamin, dans le dernier numéro de la *Revue française*, que dirige M. Redier, ce spirituel article que nous nous empressons de reproduire. Nul doute que de nombreux lecteurs de la *Revue catholique* voudront se procurer le nouveau livre de celui que son étonnante *Louise de Bettignies* leur a rendu déjà si sympathique.

avoir une mauvaise tête comme moi, et cependant, il y en a une.

Je répète que Redier confère beaucoup. Je connais ce métier. J'en éprouve les difficultés... et les facilités. Une de ces dernières, c'est le silence de l'auditoire; on est seul à parler, et personne, jamais personne ne fait une objection. De là à croire que personne n'en va faire lorsqu'on publie un livre, qui n'est qu'une longue conférence très bien faite, il n'y a qu'un pas. Or, il faut que je m'excuse : moi qui lis... c'est-à-dire écoute, il se trouve que je tiens à une petite remarque.

La voici. Redier a commencé son livre par un chapitre qui est illusionniste. Vous aurez beaucoup de plaisir à le lire. J'en ai eu infiniment, mais il n'est qu'illusion. Jugez plutôt. Redier explique qu'il va rétablir la vérité! Il dit à peu près : « La vie de saint Vincent de Paul est bourrée de légendes et d'erreurs. Eh bien, nous allons faire de l'Hi toire! »

Seigneur Dieu! Il faudrait pour cela que l'Histoire existât! Or, l'Histoire est un mythe, comme la Justice. Et quoique Redier n'ait pas eu spécialement en vue de démontrer mon affirmation, tous les chapitres de son livre, sauf le premier, ne prouvent rien d'autre. Une biographie nous renseigne toujours moins sur celui qu'elle peint que sur celui qui peint. C'est une règle. Redier vient de me la confirmer. Il a beau dire à chaque instant : « Tout ce que nous savons, c'est ceci, c'est cela... Le reste est fantaisie! » — La fantaisie, qui est le fond de l'homme, n'est pas longue à se venger de cette petite parole de dédain. — Comme elle est en Redier, elle s'agit en lui et elle le force, sans qu'il s'en doute, à nous livrer ses propres traits, en sorte que c'est lui d'abord que nous connaissons, une fois que le livre est lu. Quant à saint Vincent de Paul... il y aura le Jugement dernier!

Redier, voulant faire de l'Histoire, commence par malmenier Mgr Abelly, qui selon lui n'en a pas fait. Puis, comme il n'est pas méchant, au moment de finir le dernier chapitre, il écrit : « J'ai dit assez de mal d'Abelly pour devoir à ce digne évêque une petite compensation. » Et il cite de lui une page admirable.

Redier, analysant les vertus de M. Vincent lui compare celles de saint François de Sales. Il reconnaît à ce dernier la bonté, mais il ne peut s'empêcher de la qualifier de faiblesse. Puis, comme il n'est pas méchant, il écrit une page plus loin : « L'évêque de Genève, dont je me repens déjà d'avoir paru médire... » et il montre aussitôt comme il fut grand saint.

Autrement dit, Redier est un historien, à chaque instant rempli de remords de rétablir la vérité. A la bonne heure! Dans cette attitude, il m'enchanté! Mais il ne faut pas qu'il oublie lui-même son attitude. Il a eu grand soin, tout le long de son livre, de raconter, bien entendu, les légendes qu'il croyait fausses. Mais elles ont, de ce fait, embelli et parfumé son récit, tout comme elles avaient fait dans les livres de ses prédécesseurs. « Toutes ces petites légendes, a-t-il écrit, sont bien jolies. Elles ont malheureusement la vie un peu dure. »

Elles l'auront encore un peu plus après son livre, puisqu'il les a répétées. Vous m'objecterez : « Mais, pour les détruire, il faut bien... » Du tout. Il faut les taire. L'oubli. C'est ce que mérite la funeste erreur.

Pourquoi alors Redier ne l'a-t-il pas fait?

Ah! parce que Redier a voulu d'abord écrire un livre agréable, plaisant, délicieux. Tout dans sa nature l'y poussait. Elle est commandée par le grand précepte de Molière : « Il faut plaire ».

Il vient d'y réussir merveilleusement. Il nous a montré un saint Vincent de Paul ayant un cœur de feu, et mettant du feu dans le cœur des autres. Il a écrit sur l'accord de la timidité et de la volonté dans une âme de saint des pages éloquentes. Il l'a montré prêchant avec une passion, qui, au delà de la tombe anime encore l'étonnant

tableau qu'il en fait. Enfin, il a écrit plein de vie, un livre d'artiste. Y a-t-il rien de mieux? Et qu'avons-nous, en cette affaire, besoin de parler d'Histoire, un de ces mots dangereux entre tous, sur lequel le Diable tient à éterniser la discussion des hommes, afin de leur faire perdre leur temps, c'est-à-dire leur âme.

RENÉ BENJAMIN.

La main de fer au Mexique

Lors d'un voyage au Mexique, je fus à même, il y a quelques mois, de réunir de nombreux renseignements et témoignages au sujet de l'insurrection conservatrice qui éclata à Jalisco et dans les provinces voisines. Cette révolte fut bien l'une des plus lamentables histoires qu'il me fut jamais données d'examiner et, l'une des pages les plus poignantes de l'histoire du Mexique.

Ce fut le triomphe de la force brutale et de la corruption sur l'idéalisme, la jeunesse et la pareté! La force brutale disposait de toute l'armée, de tout l'argent du trésor, de toute la presse mexicaine, en ce sens qu'aucun journal ne pouvait imprimer une ligne critiquant ce qu'un euphémisme taxait « d'opérations militaires ». Les grands journaux des Etats-Unis eussent évidemment pu, s'ils l'avaient voulu, critiquer et stigmatiser en toute liberté. Ils ne le voulurent point. Et voilà ce qui rend encore la tragédie plus tragique.

Le fait que les conservateurs n'étaient pas prêts, qu'ils étaient inexpérimentés et crédules, ne rend pas leur histoire moins triste. J'ai rencontré plusieurs d'entre eux à Jalisco et ailleurs, et ils essayèrent de me convaincre que le Ministère des Affaires étrangères de Washington avait formellement reconnu leur président, René-Capistran Gazza, qu'il avait levé l'embargo sur les armes et avait fait bien d'autres choses encore que je savais pertinemment qu'il n'avait pas fait du tout. Si l'un ou l'autre agent des insurgés aux Etats-Unis les trompait de la sorte, il fut responsable de cruelles déceptions. Mais même cela ne ferait qu'augmenter mon admiration pour cette poignée de jeunes gens qui donnèrent leur vie en protestation contre l'abominable tyrannie qui règne au Mexique, pour ces milliers d'hommes et de femmes, qui furent arrêtés, jetés en prison et parfois déportés dans l'enfer des *Islas Marias*.

Tous les insurgés catholiques, pris les armes à la main, furent, évidemment, exécutés séance tenante et sans aucune forme de procès. Comme le gouvernement avait le droit de les mettre à mort, je ne dirai qu'une seule chose : c'est que je me découvre bien bas devant eux, car ce furent des braves. Il est un cas pourtant que je veux rapporter, car il est typique de beaucoup d'autres.

Après un combat qui eut lieu à Parras, Coahuila, sept hommes et un enfant de quinze ans furent faits prisonniers par les troupes fédérales. Pris de pitié pour le gosse, vu son âge, le commandant des fédéraux l'envoie soi-disant chercher quelqu'un dans un village voisin. Il s'attendait à voir l'enfant saisir cette chance d'évasion et fut tout étonné quand le jeune homme revint lui dire qu'il n'avait pu découvrir l'homme qu'il avait été chargé de quêrir.

— Jeune fou! lui dit l'officier, je ne voulais que te donner l'occasion de fuir!

— Je ne désire pas fuir, fut la réponse, je veux mourir avec mes camarades.

Et il mourut avec eux...

Il se peut que d'aucuns, parmi les catholiques mexicains qui passèrent aux États-Unis quand éclata la persécution religieuse n'étaient pas des caractères très héroïques; mais cela ne m'empêchera jamais d'admirer ces jeunes hommes qui moururent, comme cet enfant, dans les montagnes de Coahuila et Jalisco. Parmi eux, il y avait des fils de parents riches qui eussent pu mener une vie facile au Mexique ou ailleurs. Presque tous étaient extraordinairement jeunes. Je conserve, avec un soin religieux, des souvenirs de ces héros, des lettres dignes des martyrs, et ce faire-part encadré de noir portant, en espagnol :

*Jeudi, le 19 de ce mois,
a donné héroïquement sa vie pour notre Sainte-Religion
le jeune homme*

*Salvador Gutierrez Mora
âgé de vingt-deux ans.*

*Sa mère et ses frères, avec résignation chrétienne,
vous communiquent cette nouvelle.*

Tacubaya, mai 1927.

« Celui qui perd sa vie pour Moi, la retrouvera. »

MATH. 10.39

Ces jeunes gens moururent en luttant contre la pire tyrannie qu'ait connue l'Amérique latine depuis les jours où Lopez régnait au Paraguay. Il fut un temps où la presse des États-Unis leur eut rendu hommage. Ce temps n'est plus. Et si les grands quotidiens de New-York mentionnent leurs noms, c'est pour les stigmatiser de « réactionnaires ».

Et que deviennent donc les cinquante associations humanitaires et ferventes de la liberté qui couvrent les États-Unis et dépensent 3,000,000 de dollars par an à la poursuite de ceux qui traitent avec cruauté les chats, les chiens pékinois, les enfants et les communistes? Ont-elles quelque chose à dire en faveur de ces jeunes Mexicains? Pas un mot! Tout récemment encore, elles nous assourdisaient par leurs appels pour Sacco et Vanzetti. Ont-elles jamais élevé la voix en faveur des victimes des gouvernements communistes? Jamais...

* * *

J'ai parlé des braves, morts les armes à la main. Une autre catégorie de victimes comprend ceux mis à mort parce que soupçonnés d'être en relations avec la *Société pour la Défense de la Liberté religieuse*, ou avec toute autre organisation catholique. Beaucoup d'entre eux furent assassinés après une longue série d'illégalités qui me furent soigneusement énumérées et exposées par des juristes qui comptent parmi les plus éminents du Mexique, parfois par les avocats même chargés de la défense. On comprendra que je ne puis, évidemment, préciser davantage.

Dans tous les cas dont j'eus connaissance, les victimes furent arrêtées sans mandat d'arrêt, en violation flagrante de la Constitution! Quoique civils, ils furent jugés par un tribunal militaire, nouvelle violation de la Constitution! On les soumit à la torture : violation de la Constitution! Comme il s'agissait parfois de gens très fortunés, ils purent se procurer les meilleurs conseillers juridiques de la République. Ces avocats é mirent des *amparos*, injonctions qui, de par la Constitution, ont le pouvoir de paralyser la procédure et de sauvegarder, de façon absolue, l'accusé jusqu'à ce qu'un juge civil examine son cas. Les auto-

rités militaires ont toujours traité ces *amparos* avec un dédain non déguisé.

Mais qu'est donc cette Constitution violée de la sorte? Fut-elle l'œuvre de quelque prédécesseur catholique de Calles? Bien au contraire, c'est la Constitution de Querataro, rédigée en 1917, sans que le peuple intervint, par le grand anticlérical Carranza, et formulée en un langage verbeux et sonore. Calles et Obregon professent une grande vénération pour elle, et la tiennent pour « intangible, irréfornable, *santa y unica* ». Quand Calles est sollicité de modifier les lois relatives au pétrole, à l'agriculture, ou à la religion, il montre du doigt le texte de la Constitution pendu au mur et déclare qu'aucun changement n'est possible, jamais, jamais, que pas un iota, pas un titre de ce document sacré ne peut être changé.

Et pourtant, c'est bien cette Constitution-là, sur laquelle Calles s'assied sans scrupule quand il est question des catholiques, ou de n'importe lequel de ses ennemis, car, en exécutant — et avec grande adresse — son coup d'Etat, en octobre dernier, il a violé la Constitution des milliers de fois.

À Guadalajara, je fis une enquête spéciale au sujet du cas de Gonzales Flores, un membre de la *Société pour la Défense de la Liberté religieuse*. Flores était un laïc, il n'en fut pas moins arrêté par des soldats, qui envahirent sa maison à 4 heures du matin, le 1^{er} avril dernier, sans mandat d'arrêt ni document judiciaire d'aucune sorte. Il fut conduit devant une cour militaire siégeant dans une caserne. La famille obtint un *amparo* d'un juge fédéral, *amparo* que négligea complètement le général Ferreira, un des valets de confiance de Calles et chargé à ce moment, du commandement de la garnison de Guadalajara. Le procès eut lieu à huis clos, et Flores fut soumis à la torture pendant six heures. Il maintint son innocence. Il fut fusillé dans la caserne militaire où il avait été emprisonné. Le même jour, quatre étudiants furent massacrés avec les mêmes illégalités. Le 4 avril, deux autres furent abattus, et quelques jours plus tard, encore six. Aucun certificat de décès ne fut délivré aux familles alors que la loi est formelle sur ce point. Les corps furent refusés aux parents, sans doute à cause de la preuve manifeste de longues tortures qu'ils révélaient. Rien qu'à Guadalajara, plus de douze prisonniers furent tués sans aucun procès. L'un deux écrivit deux lettres pathétiques la nuit avant son assassinat, l'une à sa mère, l'autre à sa fiancée, lettres qu'un soldat consentit à faire parvenir, en cachette, aux destinataires.

* * *

Pire que la mort fut le sort qui échet aux prisonniers déportés aux fameuses *Islas Marias*. Envoyer des prisonniers politiques dans ces îles, et, surtout, sans aucun procès, est illégal. N'empêche que trente ou quarante fois cette illégalité fut commise et que M. Scheffield put signaler au ministère des Affaires étrangères de Washington que deux religieuses se trouvaient parmi les victimes.

L'illégalité brutale de ces procédés provoqua un appel à la Cour suprême de Justice, le 16 juin 1927, par l'*Association civique pour la Défense de la Liberté*, une organisation comptant parmi ses membres quelques-uns des meilleurs juristes et des citoyens les plus distingués du pays.

Cet appel, dont je possède une copie, signale, entre autre fait, ce qui suit :

1^o Conformément aux articles 14 et 16 de la Constitution, il est dénié toute compétence à l'inspecteur général de la police de juger ou de condamner qui que ce soit à la déportation dans une colonie pénitentiaire (Il me faut dire ici que toutes les dépor-

tations furent faites par le général Roberto Cruz, inspecteur général de police à Mexico).

2^o L'article 13 interdit la création de tout tribunal spécial pareil à celui formé par l'inspecteur général;

3^o L'article 19 stipule que les prisonniers doivent être jugés dans les trois jours de leur arrestation.

Les articles 20, 21 et 29 de la Constitution sont également invoqués pour prouver qu'en détenant, condamnant et déportant des prisonniers, le général Roberto Cruz violait la loi.

« Notre seul but, concluaient les signataires, est d'obtenir pour ces prisonniers le bénéfice des garanties que notre Constitution reconnaît et étend à tous les prisonniers, et même aux plus odieux criminels. »

Comme suite à cet appel, Calles ordonna la libération des prisonniers politiques enfermés dans les réduits souterrains de l'inspection générale ou exilés aux *Isla Marias*. Mais tous ces prisonniers eussent-ils été libérés, la culpabilité de Calles n'en reste pas moins entière. Et c'est pourquoi je veux dire quelque chose de ces terribles îles.

Leur climat est proprement infernal, chaud, humide et débilitant au point que les criminels les plus solides ne peuvent l'endurer plus de deux ou trois ans. La chaleur est telle que les prisonniers n'ont, pour travailler, que les reins couverts. Ils sont généralement employés à l'extraction du sel. Ils sont 2,000 environ, gardés par 100 soldats.

* * *

Il y a quelque vingt ans, la description des prisons sibériennes provoquait une grande émotion aux Etats-Unis. Mais les *Islas Marias*, et l'envoi de prisonniers politiques dans cet enfer devaient bien davantage exciter la pitié.

Que l'on se représente d'abord la « parade » à travers les rues de la capitale fédérale. Les prisonniers étaient toujours emmenotés aux plus infâmes criminels. Parmi eux se trouvaient des médecins, des journalistes, des avocats, des professeurs, des universitaires. Et l'humiliation d'avoir à traverser ainsi et, en

cette compagnie, les rues de la ville, était vraiment terrible. Même pour moi qui n'en connaissais aucun personnellement, le spectacle était atroce. Je dus détourner la tête. Que devait donc être cette torture pour les prisonniers eux-mêmes, pour leurs femmes et pour leurs enfants?

Mais ce n'est pas tout. Ces malheureux furent conduits de Mexico à Mazanilla dans des wagons à bestiaux sur lesquels on avait cloué quelques planches en guise de toit. Et le voyage prit plusieurs jours.

Dans un de ces wagons, ils étaient quatre-vingts, prisonniers politiques et criminels de droit commun mêlés comme toujours. Je fis à peu près le même voyage dans un train confortable; et bien que je pus passer les heures chaudes de la journée dans le wagon spécial — et très confortable — de l'ingénieur en chef (un Américain), il faisait mourant de chaleur et de poussière. Et les prisonniers politiques effectuaient ce même parcours en wagon à bestiaux...

J'ignore combien de millions de dollars le *Southern Pacific Railway* dépensa pour relier le Pacifique à la ville de Mexico. Mais ce que je sais, c'est que ce n'est pas ce « fret » là qu'il s'attendait à voir transporter sur la ligne nouvelle par le gouvernement « éclairé » du président Calles.

Pour que les femmes et les enfants des victimes pussent, elles aussi, boire à l'amer calice, le journal du président — *El Sol* — saisit l'occasion de publier une longue série d'articles sur le transport des prisonniers aux îles fatales, sur les terribles épreuves qui les y attendaient, et sur le peu d'espoir qu'il y avait d'en voir revenir un seul vivant. On se serait imaginé que Calles eut conseillé à ses valets de plume d'y aller doucement. Erreur! Son journal n'omit aucune horreur. Il publia même des photos montrant des prisonniers travaillant, demi-nus, dans des carrières, des mines de sel, et sur la plage torride.

FRANCIS McCULLAGH.

(Traduit de l'anglais.)

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La semaine des écrivains catholiques

On sait qu'issue de la Revue : *Les Lettres*, et de la pensée de son directeur, Gaëtan Bernoville, la Semaine des Ecrivains catholiques offre cette particularité originale qu'elle n'a pas de président ou de directeur permanent, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'a pas de tête. Elle a dans la personne de son fondateur un secrétaire-général; un aumônier en celle de Mgr Battifol. Elle s'est enrichie d'un Comité d'honneur qui a son président, S. Em. le cardinal Dubois, et d'un Comité nominatif, où se rencontrent les écrivains catholiques, qui ne sont pas encore de l'Académie française, tandis que les Académiciens honorent de leur épée à la poignée de nacre la pourpre du Cardinal, à savoir Mgr Baudrillard, René Bazin, Louis Bertrand, Henri Bordeaux, Paul Bourget, René Doumic, le maréchal Foch, Pierre de la Gorce, Georges Goyau, Henri Lavedan et Pierre de Nolhac. Parmi les littérateurs du Comité que j'appelle nominatif, il en est plusieurs qui collaborent à notre *Revue*, tels Paul Cazin, René Johannet, Jacques Maritain, Robert Valléry-Radot, il en est pas mal qui ne se sont jamais rencontrés, à la *Semaine*, ou ne déclèlent leur présence qu'au banquet de clôture. Ce Comité compte, à côté d'auteurs de grand

mérite, comme le chanoine Calvet, Jacques Maritain, Henri Massis — absent cette fois — Maurice Brillant, François Veuillet, de simples journalistes, comme Pichon de l'*Echo de Paris*; Louis Pagès, de l'*Ouest-Eclair*. L'Oratoire y est représenté par le R. P. Sanson et le R. P. Dieux, les Dominicains par le R. P. Gillet, actuellement provincial; les Jésuites par le R. P. Tesnières. Il est étonnant que ce Comité n'ait accueilli en son sein, comme littérateur étranger, nul des nôtres, par exemple, de ceux-là qui fréquentent régulièrement la *Semaine*, comme M. le chanoine Hallfants, d'autant plus qu'il entre dans la pensée de l'éminent secrétaire-général d'essaimer par le monde.

Quelle idée a présidé à cette jeune institution? Fournir aux écrivains, généralement travailleurs solitaires, une occasion de rencontre, provoquer entre eux des échanges de vues; atténuer aussi les divergences entre catholiques, apaiser les rivalités, s'entraîner à la défense de la vérité, se compter et s'apprécier pour prendre conscience d'une force réelle, et, qui sait? déterminer, peut-être, des initiatives intéressantes, en tout cas, grâce à des débats fraternels, à des discussions amicales et fécondes, rectifier les idées, redresser les écarts de langage, se perfectionner mutuellement dans l'art si ardu de l'écrivain, dans la mission si ingrate de l'écrivain catholique.

Cette prise de contact, ce conde à conde s'est amplifié sous la plume de magnificence de Gaëtan Bernoville, qui est de Saint-

Jean de Luz. « Il s'agit d'assembler en des séances d'études et de discussions amicales des écrivains venant des horizons philosophiques, esthétiques, politiques, sociaux les plus différents et parfois les plus opposés, mais qui professent ouvertement la même foi religieuse, cherchant ensemble une formule d'union pratique exprimant l'identité de leurs aspirations catholiques et leur volonté très ferme de *rechristianiser la France, de reconstituer dans le monde la chrétienté.* »

Cette année, le programme renchérisait encore sur ces visées primitives. Il ne s'agissait de rien moins que de pacifier l'Europe, de refaire le monde, de restaurer la chrétienté, en affirmant la supranationalité de l'Eglise compromise de-ci de-là par l'hyper-nationalisme.

De là, des rapports immenses, à perte de vue, sur de vastes questions et, par une nécessité inéluctable, des discussions étriquées. On voit grand à la *Semaine* et on ne craint pas d'être taxé de mégalomanie. L'essentiel, c'est de voir juste, si on ne veut pas dépasser le but. Mais le bon sens reprend ses droits en France, et si les réunions d'après-midi n'échappaient pas toutes au reproche de vagues dissertations sur l'encyclopédie du droit et des institutions, les réunions d'après-dîner, à 8 h. 30, roulaient sur des thèmes plus pratiques, les missions, le scoutisme, par exemple, et donnaient lieu à des *conversations dirigées* sur des points précis d'utilisation immédiate qui rentrent tout à fait dans le genre de l'institution. — dépouillée de toute phraséologie et réduite à sa juste valeur.

* * *

C'est sous la présidence du baron Descamps, qui gratifia l'assemblée d'une éloquente harangue sur le progrès des lettres et le progrès de la civilisation, que fut abordé, dans la première séance, le problème de l'internationalisme en face du nationalisme.

Le rapporteur, M. Maurice Vaussard, directeur et fondateur du *Bulletin catholique international*, défend, avec suavité, des idées énergiques. Ayant à traiter du supranationalisme de l'Eglise, il s'est dérobé à l'aspect doctrinal de la question pour ne l'envisager que dans certaines applications d'ordre pratique. Il a même serré le sujet sur ce point : quand surgit un conflit entre un intérêt spirituel défini par l'Eglise et un intérêt temporel déterminé par l'Etat, lequel doit l'emporter ?

On a longtemps prétendu parmi les catholiques français, et la plupart prétendent encore que la question ne pouvait pas se poser. Les faits leur donnent tort. Elle s'est posée, dans les pays de missions, par exemple au sujet des privilèges conférés à l'Espagne et au Portugal, par la Bulle de démarcation et qui entravèrent plutôt qu'ils ne favorisèrent l'évangélisation. N'a-t-on pas vu, récemment, en France, l'opposition à l'envoi, en Chine, d'un délégué apostolique, sous prétexte que la France seule était investie du protectorat des chrétiens du Céleste Empire. Le devoir de la presse catholique était clairement tracé ici : en faisant valoir des textes probants, établir d'une part l'impartialité et la bienveillance du Saint-Siège à l'égard de la puissance protectrice, d'autre part l'hostilité persistante des milieux officiels et libéraux français. Il n'en fut rien, hélas ! et, asservie aux agences juives internationales, dont elle ne contrôle pas les informations, trop peu affranchie aussi des influences officieuses, la Presse, même catholique, se laissa égarer par les préjugés nationalistes et ne sut pas s'incliner loyalement devant l'universalisme de l'Eglise.

On est friand de décorations pontificales, on se pique d'honneur d'épingler à sa boutonnière une rosette de chevalier de Saint-Grégoire, on n'est vraiment chevalier du Pape que lorsqu'on prend sur soi de s'élever au-dessus de la sphère du nationalisme jusqu'à la sphère surnaturelle où règne et gouverne le Saint-Père.

Dans la quatrième journée, le R. P. Yves de la Brière intervint éloquemment pour demander à la Presse catholique une attitude logique avec la foi dans le domaine du droit international. Il lui assignait une grande mission.

Les catholiques ont joué un rôle important, disait-il, dans l'élaboration du droit social moderne, par exemple, par l'Union de Fribourg qui a prélué par ses travaux à la Charte de Léon XIII. La Presse fut dans cette sphère une auxiliaire de premier ordre.

A elle encore de participer à l'élaboration du droit politique international. A elle de propager, de vulgariser les idées saines, de faire l'éducation de l'opinion publique en accréditant cette idée féconde d'une morale qui lie tous les peuples, les uns envers

les autres, de la nécessité d'une puissance souveraine pour arbitrer les conflits. A elle de répandre dans les masses cette conviction qu'il n'y a nulle incompatibilité entre le devoir national et le devoir international. Qu'elle soit ardemment patriotique, qu'elle ne laisse pas s'endormir les vigiles, qu'elle défende les traditions de chaque peuple. Mais aussi, qu'elle ne pousse pas des rugissements quand les autres peuples revendiquent leurs droits. La justice pour tous, le respect des traités, la compréhension de tous les intérêts et de tous les droits, leur harmonisation : voilà dans quel esprit large et chrétien la Presse doit envisager tous les problèmes contemporains. On ne sacrifie pas sa patrie en travaillant à la paix du monde, on lui assure un abri, une sauvegarde. Que la Presse catholique soit franchement nationale et profondément internationale.

* * *

Le R. P. Yves de la Brière appela aussi notre attention sur l'attitude à garder envers la Papauté.

Les journaux catholiques ne peuvent assez se pénétrer du rôle exceptionnel, de la mission de justice et de paix de celui qui est le chef de la catholicité, le Père de la chrétienté entière. Ils s'efforceront de le comprendre, de situer à sa vraie place cette Majesté unique, de reconnaître ses aspirations dans l'établissement du règne de Dieu sur terre. La politique du Pape est d'ordre surnaturel, il entend que Dieu soit le premier servi, il subordonne à la cause divine toutes les causes humaines. Il a pour programme celui du Christ : rassembler l'humanité dans l'unité du bercail par la charité.

A la presse catholique de ne pas laisser défigurer cette sublime politique, de couper impitoyablement les ailes à tous les canards de provenances variées qui prennent régulièrement leur essor. N'allait-on pas naguère jusqu'à imputer à Pie XI le dessein stupide de refaire l'Empire germanique, en distraquant de la Pologne ses plus riches provinces et en rattachant l'Autriche à l'Allemagne ? Visiblement, il est de l'intérêt majeur de l'Eglise de ne pas affaiblir la Pologne, puissance catholique, sentinelle avancée aux frontières du monde slave, de ne pas voir non plus se consumer l'unité législative qui suivrait fatalement l'unification politique entre Vienne et Berlin.

Il est non moins absurde de condamner la S. D. N. parce que le Pape n'y siège pas. Il est certain que le Saint-Siège ne désire pas son entrée dans la S. D. N., où il n'occuperait pas la place qui lui convient, où il se solidariserait avec des mesures auxquelles répugne sa Paternité spirituelle. Mais le Saint-Siège souhaite que, dans le domaine des intérêts religieux, il soit appelé à collaborer avec la S. D. N. Le Pape approuve par ailleurs que, loin de se désintéresser des organismes qui gravitent autour de la grande Assemblée, les catholiques y prennent une large part.

Que de bévues s'éparpignaient les organes de l'opinion s'ils suivaient cette marche et obéissaient à ces suggestions !

Nationalisme et Internationalisme sont les deux pôles de la politique chrétienne.

N'envisagez dans les crises présentes que l'exaltation nationaliste et y voir le seul péril de l'heure, serait une erreur manifeste. Fermer les yeux sur l'immense péril que fait courir à la civilisation, à toutes les patries, l'internationalisme humanitaire de la Franc-Maçonnerie et l'internationalisme révolutionnaire d'Amsterdam et de Moscou, du socialisme et du communisme, ce serait le pire des aveuglements. Aussi, nous fut-il infiniment agréable, après la leçon de droit des gens que M. Le Fur condensa dans un substantiel rapport, d'entendre le R. P. Yves de la Brière, dans un langage aussi fort que mesuré, condamner sans doute le nationalisme qui compromet la paix du monde en violant le devoir international, condamner avec non moins d'énergie l'internationalisme qui démunait les patries, qui ne s'élève pas au-dessus des frontières, mais veut les abattre, en violant le devoir national.

Le catholicisme est seul capable d'opérer la synthèse harmonieuse de tous les devoirs. L'unité spirituelle des âmes ne supprime pas la diversité d'ordre politique, n'endort pas la vigilance du patriotisme, n'étouffe pas ses ascensions légitimes. Tout ce qu'il y a de bon, de grand, de fécond dans la nationalisme, l'Eglise le consacre. Tout ce qu'il y a de bon, de grand, de fécond dans l'universalité des peuples, l'Eglise le consacre. On va toujours répétant que la charité ne connaît pas de frontières. Entendons-nous. La charité universelle qui embrasse tous les enfants de Dieu ne connaît pas de frontières. D'accord. L'amour envers la patrie,

qui fait partie de la charité, connaît les frontières, il fait même au citoyen le devoir sacré de les défendre au prix de son sang.

D'un autre côté, par son organisation supranationale, l'Eglise est l'image permanente, le sublime exemplaire de la communauté des nations à travers toutes les diversités qui peuvent les séparer. Les catholiques sont naturellement indiqués pour collaborer au fonctionnement du vaste organisme créé après la guerre. En s'y intéressant de toute manière, ils travailleront à l'établissement de la paix dans le monde, ils procureront à leur patrie respective une nouvelle sauvegarde dans la communauté du droit public. Ainsi s'avancera toujours, lentement, sans doute, mais sûrement la sythèse harmonieuse du nationalisme et de l'internationalisme, sagement entendus.

* * *

Sur la question brûlante du retour de l'Angleterre à l'Eglise romaine, nous avons fort goûté la communication d'un jésuite anglais très renommé outre-Manche, professeur à Oxford, prédicateur téséilliste, auteur d'ouvrages très appréciés, le R. P. Martindale, qui débarquait à la semaine de sa nef aérienne. Il y a dans les paroles qu'il prononça en un français approximatif, mais savoureux, des notations rares et très suggestives. En voici le résumé serrant le texte d'aussi près que possible.

Il y a presque un abîme entre l'esprit latin, l'esprit occidental et l'esprit anglais. Le latin, précis, se pique de logique. L'anglais concret, répugnant aux idées générales, laisse du filu dans sa pensée et se soucie médiocrement du strict enchaînement des idées. De là des notions flottantes, *Church* traduit le mot *Eglise*, mais somme tout différemment à l'esprit anglais. Les deux concepts ne se recouvrent pas : organisme social nettement défini d'une part avec des articulations définies; d'autres part, association passablement élastique.

En second lieu, grave erreur de l'étranger de s'imaginer que le peuple anglais s'identifie avec l'Anglicanisme. Celui-ci est très loin de représenter le pays. Il baisse tous les jours et dans son sein s'élève une minorité catholiciante.

Le petit magasin fréquente la chapelle, les enrichis vont à l'église, les pauvres ne vont nulle part. La masse du peuple anglais — ces enfants qui font des affaires — reste absolument étrangère au culte.

L'Anglais est théiste, essentiellement religieux, vaguement chrétien, nullement ecclésiastique.

Actuellement règne la nostalgie de l'union, mais sans tendance doctrinale accentuée, visant surtout à *sacramentaliser* la religion.

La mentalité anglo-catholique est très curieuse : on compte beaucoup de conversions à l'anglo-catholicisme, mais aussi pas mal d'*apostasies*. L'explication? Le converti a cherché les grandes émotions religieuses plutôt que la vérité. S'il est déçu, il déserte. Ensuite, le modernisme a profondément agi sur la mentalité anglaise avec laquelle elle s'accordait : de là une religion d'immanence que l'on se fabrique intérieurement, une religion subjectiviste.

Ce qui manque à la pensée flottante de l'Anglais : des notions sûres, précises, objectives sur Dieu, l'âme, la destinée, le devoir, la responsabilité. Après chaque sermon-radio, le R. P. Martindale reçoit pendant un mois des centaines et des centaines de lettres, émanant d'anglicans. Elles accusent toutes l'absence presque totale des bases de la croyance, l'inconsistance de l'esprit sur les données fondamentales de la religion naturelle. Conclusion : il faut partir de là, toute entreprise sérieuse de retour au catholicisme, de réunion des Eglises, doit commencer par dissiper les brouillards de la Tamise.

Nos lecteurs trouveront dans ces notes la réponse à bien des questions sur la valeur intrinsèque du ritualisme, de la pratique de l'Eucharistie, de la Foi en la Présence réelle, de la Communion. (Il y a deux millions de communicants sur trente-cinq millions.) C'est un terrain mouvant où il faut se garder d'asseoir légèrement de trop hautes espérances.

J'avoue que le R. P. Martindale a paru pessimiste, mais la discussion n'a pu, à mes yeux, que corroborer ses dires. Façons très large, tant qu'on voudra, la part de la bonne foi, mais la bonne foi n'est pas la Foi.

La question connexe à celle de la réunion regarde cette nostalgie de l'unité qui, pour le moment, se fait vivement sentir au sein des protestantismes. L'crivain le plus qualifié pour nous en parler, M. l'abbé Journet, professeur de dogmatique à la Faculté

de Fribourg, s'efforça de ramasser cet important sujet dans les limites d'un rapport.

L'essentiel, peut-être, de ces aspirations plus ou moins définies vers l'unité, se trouve dans l'exposé qu'a présenté, au Congrès de Stockholm, l'archevêque d'Upsal, Söderblom — dont nous avons peut-être, un intérêt spécial à connaître les sentiments. Le système qu'il a préconisé et qualifié, en termes barbares d'*incarnationisme* fait entrer tout l'amalgame des idées protestantes, tous les credo des Confessions dans le même cadre archaïque des institutions et des sacrements. A côté du modernisme racéal de Tolstoï qui rejetait tous les dogmes, les sacrements, la hiérarchie, faisait consister l'unité dans un vague sentimentalisme évangélique, excluait le symbole de Nicée au nom du Sermon sur la montagne; le modernisme de Söderblom associe, dans la conformité d'une pratique commune, dans l'usage des mêmes sacrements, les partisans des idées les plus contradictoires, parce qu'il n'y reconnaît pas les données du révélé, mais de simples vues subjectives de la raison.

Ce modernisme semble avoir rallié pas mal de suffrages à Lausanne. C'est le secret du succès de ce Congrès, célébré par la presse. Orthodoxes et protestants, divisés sur tant de points, membres protestants de tant de Confessions séparées ont pu éviter toute dispute. Quoi d'étonnant? Chacun est resté entre les parois de sa cloison rigide et l'unification s'est faite par dessus les idées dans l'atmosphère de la tolérance. C'est l'unité en l'air! Charité, charité! Abus criant de ce mot! Charité n'est pas promiscuité doctrinale. L'amour de Dieu et du prochain, l'amour surnaturel ne peut, sans trahison, sacrifier une parcelle des droits divins.

Notre devoir est encore une fois nettement tracé. A nos frères, séparés, qui aspirent à rejoindre les tronçons épars de la chrétienté nous marquerons notre sympathie. A la face des protestantismes qui volatilisent le concept d'unité, nous affirmerons énergiquement l'unité voulue par le Christ, l'unité du magistère, du pontificat, de l'autorité et nous l'opposerons carrément à la caricature de l'unité.

Laissant de côté beaucoup d'autres questions qui furent abordées et sommairement résolues, telles celles qui concernent les littératures étrangères, la formation de l'écrivain catholique, nous répéterons en terminant le vœu qu'exprimait le cardinal Dubois, à la séance de clôture : « Que les écrivains catholiques étroitement attachés à leurs nations respectives, se donnant la main par-dessus les frontières, s'emploient à faire circuler par le monde un grand courant de justice, de charité et de paix. »

J. SCHYRGENS.

IRLANDE

La situation religieuse

Extraits de la lettre pastorale collective adressée à leurs diocésains par le Cardinal primate et les vingt-six évêques d'Irlande, à l'occasion du Synode plénier tenu à Maynooth :

De peur que la grandeur de ses révélations n'inspirât de l'orgueil à l'Apôtre (saint Paul), un ange de Satan vint le souffleter. Pareillement, de peur que la condition spirituelle de nos ouailles, on ne peut plus louable dans son ensemble, ne fût débordée la coupe de notre joie, une angoisse particulière est venue nous affliger profondément : c'est la sombre perspective de certains dangers qui menacent la foi et les mœurs de notre peuple.

En ces derniers temps, pour ne rien dire de plus, nous éfimes la douleur de voir les liens de l'autorité paternelle relâchés, les lois domestiques violées, une jeunesse généralement impatiente de secouer le joug, et portée par là même à méconnaître les droits sacrés de l'autorité et à ne suivre que ses propres caprices. Dans certains milieux, on est tenté de regarder cet esprit d'inquiétude comme une révolte contre toute espèce d'autorité. Mais il nous semble plus exact d'affirmer que c'est là une réaction contre la période de grande restriction et d'énorme tension qui a éprouvé, au point de la pousser à bout, la patience humaine. Selon nous, l'Irlande a doublement souffert : et des troubles occasionnés par la force des choses, et de ses troubles civils. Quelle qu'en

soit la cause, le relâchement actuel, nous l'espérons bien, ne constitue qu'une crise passagère; et pour relever ceux qui en ont pâti vers les hautes cimes d'où rayonne la loi morale de notre tradition catholique, il suffit de leur ouvrir les yeux et de leur montrer les embûches dont ils sont environnés.

Parlons maintenant de l'entourage qui convient à l'étudiant catholique. L'Eglise éprouve tant de sollicitude pour l'intégrité, la foi et les mœurs de ses jeunes gens, garçons et filles, qu'elle interdit sévèrement aux parents d'envoyer leurs enfants à une institution quelconque où leur vertu ou leur religion pourraient être en péril. La défense faite aux catholiques de fréquenter les Collèges non catholiques par le précédent synode plénier de Maynooth n'a point été révoquée. Nous rappelons donc une fois de plus aux parents catholiques la responsabilité qu'ils encourent devant Dieu lorsque, passant délibérément outre à ce solennel avertissement de l'Eglise, ils exposent au danger de se perdre les âmes dont ils auront un jour à rendre un compte rigoureux. Il est difficile de trouver une raison plausible qui justifie cette conduite, aujourd'hui surtout que la plus haute instruction et les plus hauts grades universitaires peuvent être obtenus dans un milieu qui ne choque pas les sentiments religieux de notre peuple.

Lorsque des hommes sérieux discutent une question d'intérêt public, il est inévitable qu'il y ait entre eux divergences de vues et même désaccord. Non seulement les opinions, mais aussi, par voie de conséquence, les idées que l'on a des exigences du bien public, varient comme les caractères, les méthodes d'éducation et les mentalités. Il n'y a point jusqu'à la différence de principes qui ne trouve ici sa place, pourvu qu'elle ne sorte point des limites fixées par la raison et la foi. Peut-on dire que la liberté rationnelle pour les hommes de faire de leur mieux, chacun suivant sa propre inclination compromet le bien-être de la communauté? Des partis opposés les uns aux autres, certes, il en faut; mais autre chose est de se montrer zélé partisan ou critique au parler franc, autre chose d'exécuter et d'injurier ses adversaires.

MEXIQUE

La fête du Christ-Roi à Mexico (31 octobre 1927)

Ce récit nous est adressé par un témoin oculaire :

Tout s'est passé avec un ordre et une ferveur plus grands encore que l'an dernier. Aux heures principales, l'enthousiasme fut à son comble, autant qu'il est possible dans une église : des vivats ininterrompus, des chants, des applaudissements, des larmes, beaucoup de larmes, chacun se soulageait à sa manière.

L'opinion générale attribue ce succès pour une large part à la préparation faite durant la semaine précédente. Ce furent des jours de pénitence universelle : les églises étaient constamment pleines de monde, comme en semaine sainte et davantage. Les petits enfants eux-mêmes faisaient avec grande dévotion le chemin de la croix. Le samedi, à une heure convenue, en diverses églises, dix mille enfants récitèrent le rosaire, les bras en croix, se reposant à chaque mystère. Dans quelques églises, comme à Saint-Côme, il y eut pénitence publique; à 18 heures, on éteignit quelques lumières et on commença à entendre le bruit des gens se frappant la poitrine. Les femmes du peuple mirent des couronnes d'épines à leurs enfants de deux ou trois ans. Beaucoup priaient avec de pareilles couronnes sur la tête.

Dès 3 heures du matin, le jour de la fête, les gens commencèrent à déboucher de *Portales* et de bien d'autres endroits. La chaussée de Pachuca fut aussitôt noire de monde; par toutes les rues circulaient de petits groupes de gens pressés; beaucoup marchaient nu-pieds; des prêtres, des messieurs en vue, des dames arrivèrent les pieds en sang, parce que la police faisait prendre l'ancienne route des « Mystères », semée de cailloux. Bien avant d'arriver à Peralvillo, c'était un cordon ininterrompu de pèlerins; toute la journée, la foule occupa la moitié de la chaussée et les automobiles l'autre partie. La moitié au moins des pèlerins étaient des hommes; ils allaient en longs cortèges, la plupart récitant le chapelet, d'autres chantaient. Et cette foule immense garda bon ordre. Ce fut un véritable événement — naturellement, beaucoup de

curieux, car jamais pareil spectacle ne s'était vu à Mexico.

D'après le calcul des personnes commises au pointage, le défilé comprit 204,760 personnes à l'intérieur de la basilique (1). Je dis le défilé, ce pèlerinage ne fut pas autre chose, car on ne pouvait permettre le moindre arrêt, même pour s'agenouiller devant la Vierge. Un petit nombre seulement, dans les nef latérales, purent faire halte et prier pendant quelques minutes. Comme le dit l'*Excelsior* (2), ce fut un fleuve humain ininterrompu pendant toute la journée.

De chocs avec la police, il n'y en eut que quelques-uns, produits par la dévotion débordante des manifestants, qui élevaient la voix en récitant le rosaire. Un soldat de la réserve força un groupe important de dames à suspendre ses prières, scandalisé qu'il était de ce que la police ne les en empêchait pas — elles recommencèrent d'ailleurs peu après; le général Palomera Lopez retint un groupe d'enfants qui chantaient à plein cœur, et, comme ces chants redoublaient, le général fit ce bel exploit de leur arracher un étendard; une dame qui s'obstinait aussi à chanter fut molestée par un soldat à cheval. Des agents montés voulurent aussi s'emparer d'un groupe de dames de la paroisse du « Campo Florido », parmi lesquelles se trouvait une religieuse. Ces-ci se dispersèrent, puis reformèrent leur groupe. La police revint mais elles firent front au cri de *Viva Cristo Rey*. A ce moment, un cheval s'affola, emportant son cavalier on ne sait où. Les autres policiers s'en tirèrent là. En somme, la police ne put rien contre une multitude aussi imposante. Les *technicians* (3) s'étaient demandé, dès le matin, ce qui allait se passer; ils craignaient d'avoir à intervenir contre leurs proches; mais ils purent rester tranquilles. La police montée se borna à scinder le cortège, pour lequel la chaussée était trop étroite et c'est pourquoi, une partie dut prendre l'ancien chemin des « Mystères ».

Les premiers qui entrèrent dans la collégiale, dès l'ouverture des portes, furent des Indiens, venus de très loin; ils pénétrèrent à genoux dans l'église et en firent ainsi le tour, en chantant et jouant de la guitare, à leur manière primitive, avec une dévotion touchante. On se rangeait pour leur livrer passage. Dans la nef de sortie, ils marchaient à reculons pour ne pas perdre de vue la Vierge.

Il n'y eut de chant unique que pour la grande consécration, au nom de la *Ligue nationale pour la défense de la Liberté religieuse*.

Il était alors midi. Ce fut un moment de ravissement : on se serrait, immobiles, pour mieux entendre les paroles qui consacraient le pays à la Vierge, notre Mère. L'enthousiasme ensuite éclata. On criait : « Vive le Christ Roi! Vive la Vierge de Guadalupe! Vivent nos prêtres, nos évêques! » Ceux qui criaient ainsi étaient presque tous des hommes; la foule leur répondit avec une vigueur croissante. Quelqu'un, sans doute un provocateur à la solde du gouvernement, s'avisait d'ajouter après une de ces tempêtes d'acclamations : « Mort au tyran! » Mais personne ne lui répondit. On acclama aussi le Pape — surtout lui — et nos martyrs.

Le lendemain, le chef de la police de réserve, Mazcorro, s'adressant aux dames qui visitaient les prisonniers de l'inspection, ne put s'empêcher de leur dire : « Eh! bien, et la fête?... Stupéfiante, n'est-ce pas? »

L'après-midi, fut semblable à la matinée et jusqu'à la fin l'enthousiasme ne faiblit pas; à l'heure de clôture de l'église, la foule affluait toujours; il fallut à grand-peine l'empêcher d'entrer; elle se mit alors à chanter à l'extérieur. Peu à peu cependant, le silence se rétablit dans la basilique, et l'on finit par n'entendre plus que les *Adios! Adios!* d'enfants qui se retiraient. Ce fut alors le bruit des portes refermées, et les lumières s'éteignirent, sauf les gros cierges auprès de la Vierge. A ce moment, ceux qui avaient fait le service d'ordre depuis 4 heures du matin jusqu'à 19 heures, prononcèrent leur consécration. L'un d'eux lut la formule, au nom des dames catholiques, des chevaliers de Colomb et de l'A. C. J. M. Il se trouvait au fond du sanctuaire, en face de l'image vénérée. Avant la fin, l'émotion lui coupa la voix et nous restâmes tous plongés dans un silence chargé de douleur. La prière finale se fit parmi les sanglots. Nous avions peine à nous arracher de notre Vierge tant aimée. Mais elle aura compassion de nous, car jamais le peuple mexicain n'a fait en son honneur une telle démonstration de confiance et d'amour.

(1) De Notre-Dame de Guadalupe.

(2) Grand journal — censuré — de Mexico.

(3) Les policiers.